

# Les Écrits du Douanier Rousseau

Présentés par Yann le Pichon

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris

# **La Vengeance d'une orpheline russe**

**Drame en 5 actes et 19 tableaux**

## Personnages

### *Dames.*

Mlle SOPHIE, 18 ans, Russe.  
Mme YADWIGHA, tante, Russe.  
Mlle NINA, 21 ans, Russe.  
Mme JEANNITTA, 45 ans, Russe.  
Mlle MARIE, domestique, 55 ans.  
Mme MARTIN, maîtresse d'hôtel, 50 ans, Française.  
Mlle FRANÇOISE, domestique du général, 60 ans, Française.  
Mlle ANNA, domestique, 45 ans, Russe.  
Fœdora, domestique de Nina, Russe.

### *Hommes.*

HENRI, 27 ans, employé de banque à Saint-Pétersbourg, Allemand.  
ÉDOUARD 24 ans, étudiant, Allemand.  
LE GÉNÉRAL BOSQUET, 76 ans, Français.  
GASTON, officier de marine, Russe, 28 ans.  
Un vieux soldat de la République.  
GROS PIERRE, 50 ans, Russe.  
Le domestique d'Henri, 35 ans, Russe.  
Le domestique GAUDINET, 30 ans.  
Un facteur.  
Un gardien de cimetière.  
Un gendarme à cheval.

Bourgeois, paysans flamands et russes, époque 1855.

## Premier acte

*La scène représente des environs de Saint-Pétersbourg, plusieurs petits chalets en bois sur une longue allée en face le petit fleuve de la Néva. La maison de Mme Yadwigha est composée de quatre pièces et d'un jardin. Costumes russes (époque 1858). Mme Yadwigha lit dans le jardin, Sophie brode.*

LA DOMESTIQUE ANNA, *d'un air navré.*

Oh ! Mesdames, mes bonnes maîtresses ; un malheur nous est arrivé. Ce n'est pas qu'il soit ben grand ce malheur, mais ça vous f'ra ben du chagrin tout de même à toutes les deux. Not' joli canari n'est plus dans sa cage, il s'est envolé, oui envolé, j' n' savons point où ma fé. À moins qu'il n'ait été dévoré par un chat, ç'te pauvre p'tite bête. Ce qu'il y a de certain c'est qu'je ne l'trouvons nulle part, malgré que j' l'ayons cherché partout, mon Dieu, mon Dieu qu'ça me contrarie donc. Ce pauv' petit le voyez-vous mangé par un chat ! (*Elle essuie un pleur.*)

YADWIGHA.

En effet ceci est bien contrariant, ce canari dont j'aimais tant entendre le gai gazouillement, qui, dès l'aube du jour charmait mes oreilles ainsi que mes vieux ans est perdu. Voyons Anna, il faut que tu me le retrouves à tout prix, fais tout ton possible pour cela !

SOPHIE.

Je vous en prie, Anna, dépêchez-vous de le chercher, notre joli canari, lui, si beau si gentil ; il nous le faut. Mort ou vivant apportez-le.

ANNA.

Laissez-moi faire, je pars de suite à sa recherche comme je l'ai promis ; je pense ben l' r'trouver, j'y courons !

SOPHIE.

C'est bien, nous vous attendons avec impatience !

ANNA, à part.

Ah ! p'tit canari, j'allons ben t'rattraper, malgré qu'tu prends la permission de te sauver de ta cage. Oui, il faut qu' j' t' retrouve, p'tite mazette, va, prends garde à toi.

*Elle cherche dans les chambres, puis dans le jardin ; n'ayant rien trouvé, elle prend le parti de frapper à la porte d'un voisin, dont l'habitation est contiguë à celle de Mme Yadwigha. Un jeune homme blond âgé de 27 ans se présente sur le seuil ; elle lui dit :*

Pardon, mon bon M'sieur, si j'venons vous déranger ainsi, mais voyez-vous, j'avons tant d'chagrin à la maison. Not' petit canari s'est envolé depuis c'matin. Il faut absolument que nous le retrouvions. C'est pour cela que je me suis permis de frapper à votre porte vous ayant aperçu à travers de vot' vitrage, afin de savoir si vous ne l'aviez point vu ou entendu.

HENRI, à la bonne.

C'est bien, ma bonne femme. Vous avez eu raison de vous adresser ici. Soyez rassurée ainsi que vos maîtresses, ce

petit canari qui pour le moment est l'objet de toutes vos vicissitudes n'est pas bien loin d'ici. Ce charmant petit volatile est bien en ma possession. Je l'ai aperçu ce matin sur le bord de ma fenêtre, ne sachant à qui il appartenait j'ai donné l'hospitalité à ce gai voyageur. Dites à vos maîtresses que je le reporterai moi-même et de suite.

*Henri met le canari dans son chapeau, le recouvre de son mouchoir, refait un peu sa toilette, dit :*

Oh ! bonheur, je vais donc pouvoir lui adresser la parole à cette jolie jeune fille qui fait l'objet de mes rêves ; pour laquelle une heure de la journée ne se passe pas sans que ma pensée soit pour elle. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que notre première entrevue aura été occasionnée par la remise d'un canari, qui, avide de liberté, s'était envolé de sa cage, où probablement il se trouvait trop en captivité. Drôle de circonstance !

*Il frappe légèrement à la porte du treillage du jardin. La bonne prend sa carte et annonce M. Henri Schumann.*

ANNA, s'écriant.

Ah ! M'sieur, combien qu'vous êtes gentil d'avoir ben voulu vous déranger pour nous rapporter not' canari ; mes maîtresses vont êtres enchantées. Tenez, les voici qui accourent toutes les deux ; ces dames ont hâte de le revoir.

YADWIGHA.

Quel bonheur, le voici retrouvé ce petit coureur qui s'échappe ainsi de sa cage. Comme tous il était avide de liberté, et voulait en profiter, ceci avec raison ; car qu'est-ce qui n'aime pas la liberté !

SOPHIE.

Que faire pour vous remercier, Monsieur, de la complaisance que vous avez eue de nous apporter notre petit déserteur. C'est bien à vous d'avoir agi ainsi, nous vous en récompenserons certainement.

HENRI.

Mademoiselle, je ne demande rien pour un si petit service, ceci n'en vaut pas la peine. J'en suis déjà récompensé par le bonheur inespéré pour moi de vous voir de plus près, d'admirer le sourire gracieux de votre visage, de vous parler pour la première fois. Ah ! je ne donnerais pas ma place pour un royaume. Désormais ce jour sera gravé dans mon cœur, car je vous aime, Mademoiselle, je vous aime !

SOPHIE.

Vous m'aimez ; que voulez-vous dire ?

HENRI, *rentre chez lui, et seul dit :*

Nul autre que moi n'est plus heureux aujourd'hui ; je l'ai vue enfin cette charmante personne que depuis longtemps je recherche, qui est cause que je passe les nuits sans que je puisse reposer mes paupières, que j'aime d'une passion qui me mine. Ses yeux sont semblables à l'azur des cieux qui couvre nos têtes, parlent à l'esprit. Ses longs cheveux d'un blond cendré, nattés avec tant de grâce ainsi que sa taille fine et son pied mignon ajoutent encore un charme à sa beauté exquise à rendre jaloux tous les grands de la terre.

Je l'aime, oui, je l'aime !

SOPHIE *se promène dans le jardin attendant à sa maison et seule dit :*

Ce jeune homme est vraiment aimable ma foi, et a l'air bien élevé. Il dit qu'il m'aime, c'est drôle comme cela tout

d'un coup ! Ah, je voudrais pouvoir lui causer, mais comment faire ? Tiens, ma foi je vais lui offrir si ma tante me le permet une fleur que je vais cueillir à l'instant, ensuite nous l'inviterons à prendre le thé.

*Apercevant le jeune homme qui vient à son tour se promener dans son jardin, elle s'approche du treillage et lui dit :*

Monsieur, d'après le nom inscrit sur votre carte, je me suis aperçue que vous apparteniez à une famille allemande assez distinguée. Soyez donc le bienvenu et veuillez accepter de prendre le thé à quatre heures en compagnie de ma bonne tante si heureuse d'avoir retrouvé son canari. Pauvre tante, elle y tient, à son âge cela se comprend.

HENRI.

C'est de grand cœur, charmante demoiselle, que j'accepte cette invitation à laquelle j'étais loin de m'attendre. Merci, oh merci ! je ne manquerai pas, j'y serai.

## Deuxième acte

*La scène représente un salon au rez-de-chaussée. Mme Yadvigha, la tante, est assise dans un fauteuil en train de broder.*

YADWIGHA, seule.

Mon dieu ! quelle chaude journée ; je croirais être au Sénégal ou dans l'un de ces pays exotiques où des forêts immenses aux arbres d'un coloris splendide sont habitées par des anthropophages ou des fauves plus ou moins terribles. Voici quatre heures qui approchent, nous pourrions aisément prendre notre thé, ma nièce, moi et ce jeune homme qui nous a rapporté notre petit tapageur qui en ce moment même nous fait un ramage qui n'en finit pas. (*On entend le chant du canari.*) Mais comment se fait-il que Sophie ma nièce n'est pas encore là.

*Sophie entre vêtue d'une robe blanche, ceinture bleue, les cheveux d'un blond cendré, nattés en tombant, elle porte aussi le petit tablier en usage en Russie.*

SOPHIE, seule.

Tiens, ma tante est déjà arrivée, à la bonne heure. Que je suis donc joyeuse ! Le laps de temps qui s'est écoulé depuis ce matin m'a semblé un siècle, je ne me rends pas compte pourquoi. Il est vrai que dans un instant ce jeune homme si aimable et si bien va venir ! Ah ! je ne sais ce que j'ai, ce que je ressens, je suis toute drôle.

YADWIGHA, à sa nièce.

Eh bien ma nièce, à quoi penses-tu donc ? Tu ne m'as donc pas aperçue, depuis un quart d'heure je suis ici ; comment se fait-il que tu ne m'aies encore rien dit ? Cependant tu me sembles plus gaie que d'habitude, tu es, je crois, distraite agréablement. Eh bien, j'aime mieux te voir ainsi.

SOPHIE sonne la bonne qui entre de suite, et lui dit :

Anna, tu vas préparer immédiatement le samovar pour nous servir le thé, voici quatre heures moins cinq, notre invité ne tardera pas de venir !

ANNA, à part en s'en retournant.

En v'la une des autres affaires ! Un invité, un homme va venir ici, et pourquoi donc faire ? J'avions ben besoin de ct'i là, y a ben assez d'ouvrage comm' ça dans la maison sans qu'il s'y amène encore un blanc-bec, qué donc qu'il veut ? Et tout ça pour le motif qu'il a rapporté le canari, qui lui aussi me donne du tintouin. Je les mettrions ben tousse les deusse dans la même cage ! Mais bonnes gens pourquoi qu'y vient ? Que Mams'elle Sophie prenne ben garde à elle, car elle est gentille la p'tiote, eh ! dame si au lieu d'être un' pauv' fille servante des autres, j'étions un jeune garçon ben pimpant les moustaches en l'air, comme ça (*elle fait le geste*), j'y ferions la cour à Mams'elle Sophie.

*Elle sort.*

*On entend des pas dans le jardin, Mlle Nina, amie, de Sophie arrive en costume d'été, les cheveux nattés, robe de percale bleue, broderie russe, le petit tablier, la tête découverte, tenant son chapeau bergère au bras dans lequel elle porte des fleurs.*

NINA.

Bonjour, mes chères amies, que je suis donc aise de vous voir ; et quoique j'hésitais d'entrer j'ai voulu en passant vous offrir, sachant que comme toutes les âmes sensibles vous les aimiez, ces simples et si naïves fleurs des champs que j'ai cueillies dans la prairie voisine.

YADWIGHA.

Ma chère enfant, vous ne pouviez mieux choisir le moment pour venir nous faire une si agréable surprise ; nous avions même l'intention de vous envoyer chercher par la bonne. Vous allez donc nous faire le plaisir de prendre le thé avec nous, cela sera plus gai.

NINA.

Malheureusement il m'est impossible d'accepter aujourd'hui votre si aimable invitation, mes parents seraient inquiets, étant partie depuis longtemps déjà. Il faut que je rentre absolument, une autre fois je serai des vôtres ; vous n'ignorez pas que votre société m'est toujours agréable. Je vous promets donc pour un autre jour.

SOPHIE, *la retenant par le bras.*

Ma chère petite Nina, mon amie, tu ne me feras pas la sottise de ne pas accepter aujourd'hui même ; reste, je le veux. Tu ne peux refuser à moi ton amie sincère, tu ne voudrais pas mettre un nuage devant la douce gaieté que je ressens aujourd'hui. Je vais envoyer de suite la bonne prévenir tes parents ; de cette façon ils ne seront pas inquiets.

NINA.

Puisqu'il en est ainsi, et ne voulant pas t'attrister, je vais rester. Comme nous en avons l'habitude, nous ferons ensemble

une bonne causerie. Deux cœurs qui se comprennent sont toujours heureux de se communiquer l'un à l'autre leurs pensées de jeunes filles. Hélas ! il s'en passe dans nos jeunes cerveaux de ces idées plus ou moins baroques, plus ou moins vraies et capables d'être réalisées, de ces projets ; nous sommes bien heureuses, n'est-ce pas, à notre âge ? La vie se présente toujours à nous pleine de bonheur et de charmes ! Il nous semble qu'autour de nous régnera sans cesse une existence aussi pure, aussi peu chargée de chagrins, que le beau ciel d'azur qui nous sourit aujourd'hui sans l'ombre d'un nuage. Décidément il faut que nous soyons tout à la gaieté.

HENRI, *arrive tout joyeux et dit :*

Bonjour, Mesdames, de même que je vous l'avais promis je répons à votre aimable invitation. Quel bonheur pour moi ! Je vais donc porter à mes lèvres cette tasse de thé qui m'est offerte par vous avec tant de grâce, mes amies, titre que je suis fier de vous donner, si vous voulez bien l'accepter. Cet heureux instant que je passerai en votre charmante société sera à noter dans les annales de ma vie.

*Mme Yadwigha et ces demoiselles font un signe de tête affirmatif, lui indiquent un siège en face de*

SOPHIE, *qui lui dit :*

Cher convive, veuillez vous asseoir à cette place, la bonne va nous servir de suite.

*Les autres convives prennent place autour de la table, la tante sonne.*

LA BONNE *apporte le samovar et dit à part :*

Mais qué qu'il n'y a donc aujourd'hui, pas assez d'en servir deux tous les jours, y faut qu'j'en serve quat' maint'nant.

Ça double tout d'un coup, ça va vite ici, et sans trop de mal pourvu qu'ça n'continue point. Alors quelle maisonnée ! c'est d'c'coup-là qu' j' donn'rions ma démission ! ah, oui, ma démission.

*Sophie sert le thé.*

*YVAN, le domestique d'Henri, se promène dans son jardin contigu à celui des voisines et dit :*

Voyons, que peut-il donc ben y avoir, et pourquoi donc que mon blanc-bec de patron s'est-il tant miré ? Se regardait-il dans c'te glace, les a-t-il peignés ses cheveux et ses quelques brins de poils qu'il a sous le nez. A-t-il tiré et retiré sa culotte, son gilet, son habit et sa chemise donc ; j'ons ben cru qu'il allait la déchirer. Ah ! sans faire de mensonge il a ben passé trois heures à c'te toilette. C'est vrai qu'il est toujours ben pomponné et que comme moi il n'est pas obligé de se lever dès le petit jour, descendre du matin au soir des escaliers ; cirer, brosser, entretenir les appartements. Y a z'aussi les animaux et y en a, vous ne le croiriez pas. Hé ben, mon freluquet de patron a quatre chiens, trois chats, six serins sans le compter, pourvu qu'y n' m'entende pas. Hélas ! quand est-ce donc qu'j' serons riche, et pas obligé de servir les autres ?

*Ayant entendu des voix il se retourne, continue en disant :*

Ah ! Mais qu'est qu'je vois donc dans c'te jardin.

Mon jeune gandin de patron à table, en compagnie de belles dames, quel veinard hein, est-il veinard ! À c'te heure j' n' sommes pas surpris du temps qu'il mettait à se pomponner, ben sûr qu'il y a quelqu' amourette là-dessous. C'te p'tite voisine est si gentille et a des yeux, ah ! des yeux ! Enfin j' verrons ben c' qu'il en adviendra de c' t' affaire. C'te p'tite bête qu'on appelle l'amour vous mord si ben quand elle s'en

mêle qu'a vous trouble la cervelle comm'c'est qu' l'on dit. J'm'en rappelons, moi, foi d'Yvan, j'y avons passé comme les autres.

*Il rentre ainsi que les convives.*

*Le rideau tombe.*

*Mme Yadwigha, Sophie et Anna vont dans le salon au rez-de-chaussée. Sophie se met au piano et joue le morceau de la Favorite (Oh ! mon Fernand, tous les biens de la terre.)*

*NINA vient près d'elle et lui dit :*

Comment Sophie, toi au piano ; tu me surprends ! Il me semblait que cet instrument ne t'était pas agréable, et je suis à me demander ce que cela signifie, surtout de t'y entendre jouer un air si doux et si sensitif que celui-ci. Qu'est-ce que tu as donc, que se passe-t-il dans ton esprit, explique-moi je t'en prie cette subite transformation, ne sachant quoi penser.

*SOPHIE, continuant toujours, dit :*

Laisse-moi, je t'en prie !

NINA.

Voyons, chère Sophie, ne t'absorbe pas ainsi dans ton air langoureux que je connais à fond, parlons un peu, tu t'y remettras plus tard, tu ne dois pas ignorer que je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer.

*SOPHIE quitte le piano et dit :*

Chère Nina, je veux bien céder à ton désir, malgré le regret que j'ai de ne pouvoir continuer ce joli morceau auquel

je tiens énormément, ce passage est si beau ; l'on y ressent le talent du maître dans tout son éclat ! Tiens, si cela ne t'ennuie pas, je m'en vais le recommencer.

NINA.

Non, ma chère amie, non ! (*À part.*) (Mais ceci ne m'amuse pas du tout, qu'a donc Sophie aujourd'hui pour tenir tant à jouer ce morceau, je la trouve drôle.) Cesse, si tu veux nous allons profiter du beau temps pour sortir ou passer quelques instants dans le jardin. Cela te plaît-il ? Viens.

SOPHIE, *avec un mouvement d'impatience.*

Eh bien oui, ma bonne Nina, je vais être tout à toi, malgré l'intention bien arrêtée que j'avais de terminer ce grand air en question. Retournons si cela t'est agréable au même endroit que nous étions il y a un instant à prendre le thé.

NINA.

Accepté, chère amie, nous pourrons y rester un bon moment, ta conversation m'est toujours agréable. Tu parles avec tant de grâce et de distinction que les heures près de toi semblent des minutes. Allons, ma chère Sophie, allons-y. N'étant pas près de ton piano, tu ne penseras plus à tes sol ni à tes la.

SOPHIE.

Tu as raison, chère Nina, et je tiens à te faire part de quelque chose d'imprévu, une histoire dont tu ne te doutes nullement, une confidence en un mot pour laquelle je te demande le plus grand secret. C'est convenu, n'est-ce pas, je puis être certaine de ta discrétion.

NINA.

Très bien, chère amie ; parle, je suis anxieuse de connaître ce secret que tu veux bien me dévoiler. Je t'assure comme tu me le demandes la discrétion la plus absolue, ne crains rien !

SOPHIE.

Voici ce qu'il en est, chère amie, je ne puis m'expliquer ce que je ressens. Depuis trois nuits je dors mal, je suis agitée, et mes pensées ne sont plus calmes comme par le passé. Depuis l'histoire de notre canari, je ne suis plus la même. Ce jeune homme que tu as vu à notre table prendre le thé m'est continuellement présent à l'esprit. Il me semble toujours qu'il est là devant moi, me souriant ; ses lèvres recouvertes de sa fine moustache semblent encore me dire : je t'aime. Pourquoi ce phénomène étrange se passe-t-il en moi, pourrais-tu me le dire ?

NINA.

Ceci, chère amie, me semble bien extraordinaire aussi ; malheureusement il ne m'est pas facile de te renseigner sur ce point, n'ayant jamais ressenti de ces sortes d'impressions. Je me demande même pourquoi ce jeune homme trouble ainsi ton sommeil et tes pensées. Je ne lui trouve rien d'extraordinaire, il est tout comme les autres, c'est un jeune homme, voilà !

SOPHIE.

Il me semble que tu es sévère dans ton jugement, chère Nina, je le trouve si bien, moi, il me plaît tant ; et, ma foi, je ne sais encore si c'est de l'amour que je ressens pour lui, mais je suis drôle, bien drôle.

NINA.

Je t'assure bien que ce sentiment dont tu parles ne s'emparerait nullement de moi pour lui, il ne me plaît pas du tout, il a quelque chose dans la physionomie qui manque de franchise. Je crains même, chère Sophie, et fais bien attention à ce que je vais te dire, que, si tu l'aimes, et que tu viennes à te marier avec lui, tu n'aies à t'en repentir. Prends garde, ne t'avance pas de trop.

SOPHIE.

Je regrette la fâcheuse impression qu'il t'a produite, et si j'avais prévu ceci, je ne t'en aurais certes pas parlé. Je suis toute désappointée, moi qui pensais te faire plaisir en t'annonçant mon prochain mariage.

NINA.

Que veux-tu, chère Sophie, je t'aime trop pour ne pas être franche avec toi. Ce que je te dis aujourd'hui est peut-être un service à te rendre, et je ne puis me rendre compte pourquoi quelque chose me dit que tu as tort. Si tu as de l'amour pour lui, je ne puis rien y faire, et peut-être tu n'en es que plus malheureuse. Enfin, nous verrons plus tard. Au fait, j'y pense, tu as ta bonne tante qui, en cette matière, est bien plus expérimentée que moi ; elle seule peut te donner un avis sérieux en pareille circonstance.

SOPHIE.

Tu as raison, chère Nina ; ma bonne tante ne demandera pas mieux en effet que de me donner de sages avis sur une question aussi délicate ; je vais la consulter à ce sujet.

*Nina et Sophie effeuillent une marguerite ; le domestique d'Henri nommé Yvan se promène le long du treillage, cherchant à remettre une lettre à Sophie.*

YVAN dit :

Comment qu'j'allons faire pour donner c'te lettre, v'là qu'au lieu d'une qu'alles sont deusse. Celle qu'je n'connaissons point n'a pas besoin d'vouaire c'qui s'passe ici, qu'le diable l'emporte. Qu'alle s'd'pêche donc d's'en aller, j'n'avons point le temps d'poser des heures entières ici pour un bout de billet comm' ça. Que diable d'amour, mon blancbec de patron m'fait tourner en bourrique avec ça du matin au

soir, j'voudrions le vouaire à cinq cents lieues d'ici, j'pourrions au moins z'être tranquille. Comment elles jasant encore toutes deusse, c'qu'elles s'en racontent, hein ! Tant pis, j'm'en vas leur faire signe ou les appeler à la façon des amoureux pressés. Pst, pst.

Diable, all'n'répondent pas, all'sont donc sourdes !

*Il recommence plus fort : Pst, pst, pst !*

*Nina et Sophie se retournent, ont aperçu le domestique. Sophie s'approche de lui, prend la lettre, lui fait quelques observations au sujet de la façon dont il les a appelées, puis retourne vers Nina lire la lettre. Yvan le domestique se retire gambadant et joyeux.*

SOPHIE ouvrant la lettre lit :

Mademoiselle,

Permettez-moi de vous adresser ces deux lignes, qui vous feront connaître l'expression des sentiments que vous avez fait naître en moi à votre égard, sentiments bien mérités du reste. Depuis longtemps je vous avais remarquée, et je n'avais jamais osé vous dire ouvertement que je vous aimais. Cet amour que vous avez incrusté dans mon cœur est comme une flamme inextinguible qui me dévore et qui me trouble. Mais depuis que j'ai pu vous parler, chère amie, que j'ai eu l'ineffable bonheur de prendre place à votre table face à face avec vous, que j'ai pu admirer et contempler votre visage empreint d'une si grande beauté et de ces lignes si pures, vos yeux si doux, vos cheveux d'un blond si agréable, nattés et tombant avec tant de grâce, votre main mignonne me servir le thé dans cette tasse que je portais ensuite à mes lèvres avec tant de plaisir, je ne dors plus, je ne vis plus !

Ah ! Mademoiselle, je vous aime, je vous aime !

Henri Schumann.

*Se retournant ensuite vers Nina, elle lui dit :*

Chère amie, tu le vois il m'aime aussi, que penser, que faire, cette lettre que je viens de lire est, je crois, un aveu sincère. Il m'aime certainement, il n'est pas permis d'en douter, que je suis donc heureuse !

NINA.

Oui c'est bien beau, si c'est bien réel. Mais il arrive souvent que sur le papier l'on peut écrire des choses dont l'on ne pense pas un mot dans son for intérieur et pour moi je trouve que tu as été très imprudente d'avoir accepté cette lettre ; la refuser aurait été plus sage. Il serait même urgent que tu renvoies cette lettre à son auteur, ou, si tu as les mêmes sentiments à son égard d'en faire part à ta bonne tante qui te donnera son avis sur ce point si délicat.

SOPHIE.

Tu as peut-être raison, mais comment faire pour présenter une semblable lettre à ma bonne tante, je crains bien de la contrarier et de m'attirer de très sévères réprimandes de sa part. Tôt ou tard il faudra bien qu'elle sache tout dans le cas où un mariage viendrait terminer un amour qui prit naissance par la perte momentanée d'un canari ! Chose bien extraordinaire.

NINA.

Chère amie, ne crains rien de la part de ta tante, elle est si bonne, et puis elle t'aime trop pour te faire de la peine. Tu ne dois pas hésiter un seul instant et y aller de suite, elle t'attend probablement. Moi je vais rentrer près de mes parents auxquels j'avais promis comme tu le sais de ne pas m'attarder. Au revoir Sophie, à bientôt. *(Elle l'embrasse et sort vivement.)*

SOPHIE *rentrant dans l'appartement y trouve sa tante lisant un journal ; elle s'assied près d'elle et lui dit :*

Ma bonne tante, je te prie de m'excuser, ma promenade a duré plus longtemps que je ne pensais, mais ce qui est cause de cette prolongation c'est que Nina et moi avons parlé de choses très intéressantes, et d'une surtout !

SA TANTE YADWIGHA, *la regardant avec surprise.*

Une surtout tu dis ? En m'apprenant cela tu as l'air toute drôle, tu pâlis. Voyons, que t'est-il arrivé, je ne t'ai jamais vue ainsi. Parle, mon enfant, parle, ne crains rien, tu ne peux avoir plus confiance en aucune autre personne qu'en moi-même, que Dieu a laissée seule sur cette terre pour veiller sur ton enfance, t'élever, continuer ton éducation. La mort si cruelle t'ayant enlevé trop tôt les auteurs de tes jours qui te chérissaient tant, toi, leur fille unique. Ne me cache donc rien, chère enfant, parle !

SOPHIE *se jette au cou de sa tante, l'embrasse et lui dit :*

Promettez-moi, ma bonne tante, de ne pas vous fâcher, je n'ose encore vous faire l'aveu de ce qui existe.

YADWIGHA.

Au contraire, mon enfant, si la nouvelle que tu dois m'apprendre est bonne, ceci sera pour moi un sensible plaisir. Si parfois tu avais commis une petite infraction à la bienséance je serai assez grande pour te pardonner.

*Sophie tire la lettre de la poche de son petit tablier, la remet à sa tante qui de suite en prend connaissance et dit à sa nièce :*

Chère enfant, cette lettre est très expansive, même un peu trop je trouve ; il est bien beau de s'aimer certes. Mais il

me semble que ce jeune homme manque d'usage ; il aurait pu, avant de s'adresser ainsi, me parler des intentions qu'il avait envers toi ; sa façon d'agir me paraît un peu trop hardie. Je te pardonne parce que dans ta naïveté tu n'as pas prévu les conséquences que pouvaient amener cette lettre qui probablement t'a été remise par un domestique. Vois à quoi tu t'exposes, tu ne dois pas ignorer que ces gens sont en général très bavards, rien ne leur échappe, et ils ont bien soin lorsqu'ils racontent quelque chose qu'ils feraient mieux de garder pour eux de rallonger les faits. Je vais te faire de suite une comparaison : supposons que ce domestique aille raconter à qui voudra l'entendre qu'il a été chargé par son maître de te remettre une lettre, que tu l'as acceptée et lue ; ce fait permettrait de supposer bien des choses pouvant même porter atteinte à ton honneur et à ta moralité. Je ne lui accorderai pas d'entrevue à la maison avant que, comme ceci est d'usage, il n'en ait demandé l'entrée, et de m'être informée en un mot qui il est ; prévoyant dans cette question un mariage, ceci demande beaucoup de réflexion. Dans quelques instants je te dirai réellement ce que j'en pense.

SOPHIE, *à part.*

Ma tante a peut-être raison de me parler ainsi, ses sages conseils me font réfléchir. Cependant je l'aime, cet Henri, et j'ose espérer que je serai sa femme un jour.

YADWIGHA.

J'ai réfléchi, chère enfant ; ne te laisse pas, je le désire de tout cœur, surprendre par cet amour encore à l'état naissant et qui n'a pas pris dans ton cœur une place indéracinable. Ce jeune homme, tu le connais à peine, il peut être d'une très bonne famille je ne dis pas le contraire. Malheureusement il est de nationalité allemande, et ceci est loin de me plaire. J'aurais préféré cent fois comme mari pour toi le lieutenant de vaisseau russe ami de la famille que l'on t'avait proposé.

C'eût été pour toi, chère enfant, une position plus louable. Cet officier était jeune, d'un brillant avenir, riche, ne demandant pas mieux que de t'épouser malgré que tu n'eus pas de fortune.

SOPHIE.

Je ne pouvais me prononcer, je ne l'aimais pas. J'étais si jeune !

YADWIGHA.

Oui, tu étais bien jeune il est vrai, seize ans à peine. Contracter mariage à cet âge encore adolescent, l'on ne peut aimer réellement, l'enfantillage se fait encore sentir dans toute la personne. Je compris que tu ne fus pas décidée à accomplir cet acte si important de la vie, malgré ceci j'ai toujours regretté que cette union ne pût se contracter. Je ne voulus pas t'y contraindre, ayant apprécié par expérience que lorsque les mêmes sentiments n'existent pas entre deux êtres humains il est plus sage de ne pas persister.

SOPHIE.

Chère tante, ma bonne tante, tout ce que tu me dis est vrai, inutile de revenir sur ce sujet. Je tiens à M. Henri, je l'aime et désire l'épouser, tu y consentiras n'est-ce pas ?

YADWIGHA.

J'ai le regret, mon enfant, de te dire que non, ce jeune homme ne sera pas ton mari. Les motifs que je t'ai exposés sont assez sérieux je crois, je n'ai pas bon augure qu'est-ce que tu veux, et pourquoi, je l'ignore, je crains pour toi chère Sophie et je ne voudrais pas être cause de ton malheur. Je t'en prie, chasse de ton cœur cet amour, ne m'en reparle plus, je vais même brûler la lettre de suite.

SOPHIE.

Tu me fais bien de la peine, ma chère tante ; je ferai mon possible pour l'oublier et ne t'en reparlerai plus.

*Mme Yadwigha quitte Sophie qui écrit une lettre vivement, la met à la poste.*

*Quelques secondes après le facteur donne la lettre à Henri qui se promène dans son jardin contigu à celui de Sophie.*

HENRI lit :

Monsieur,

Excusez-moi si je prends la liberté de vous adresser ces lignes, je serais une ingrata si je ne le faisais pas. Comme c'était mon devoir j'ai fait part de votre lettre à ma bonne tante afin qu'elle se rende compte des intentions que vous avez envers moi. D'abord elle m'a fait un grave reproche, celui d'avoir accepté votre lettre, elle ne veut malheureusement pas entendre parler de mariage.

Il est même certain que vous ne viendrez plus à la maison prendre le thé, que nous serons épiés l'un et l'autre dans tous nos mouvements. Cependant je vous aime aussi, comment faire pour nous revoir ; nous écrire ceci ne me paraît pas facile. Puisque nous nous aimons, cher Henri, nous ne pouvons rester sans nous voir.

Ayez la bonté de m'envoyer de suite une réponse par votre domestique, surtout recommandez-lui la plus grande discrétion. Ma tante va se reposer un instant, nous ne serons donc pas vus, je me promènerai dans mon jardin et verrai venir Yvan. Ne manquez pas surtout, j'attends !

Celle qui vous aime pour la vie.

Sophie.

*Henri rentre chez lui faire réponse, Yvan le domestique observe. Quelques instants après il s'approche du treillage pour remettre à Sophie la lettre qu'il vient de recevoir.*

YVAN dit :

J'voudrions bien qu'ils aient bentôt fini ces tourtereaux. Depuis l'temps qu'ils m'font marcher avec leurs amourettes, ça n'm'amuse pas du tout non du tout. Est c' qu'j'allons tout l'temps faire la navette comm'ça regardez à droite, regardez à gauche, devant z'et derrière comm' si qu'l'on cherchait les quat' points originaux ou cardinaux j' n' savons point z'au juste. C'te lette m'en fait-elle faire des tours et des retours. C'te p'tiote elle brûle d'envie de la lire, si j'osions j'verrions ben c'qu'y a d'ssus, mais j' n' sommes point z'éduqué, j'avons passé derrière l'école. Ah ! j'm'en vais l'y donner c'te lette.

*Se rapprochant du treillage, il remet la lettre à Sophie d'un air maussade et s'en retourne.*

SOPHIE lisant.

Mademoiselle,

Je répons immédiatement à votre charmante lettre qui restera gravée au fond de mon cœur. Vous m'aimez chère Sophie, j'en suis d'autant plus heureux que vous répondez à mes sentiments. Malheureusement votre tante met obstacle à nos projets d'union auxquels vous m'annoncez qu'elle ne consentira jamais. Comment faire ? D'après moi je ne vois qu'un seul parti à prendre, c'est de fuir loin d'ici, de partir ensemble dans un pays où nous pourrions accomplir notre mariage sans entraves, passer des jours dans le plus doux des liens, celui de s'aimer, s'aimer sans cesse. Une fois mariés, nous reviendrons ici, votre tante ne pourra plus y mettre aucun empêchement et sera heureuse de nous revoir. Puisque

vous aussi, ma bien-aimée, vous partagez cette flamme pour laquelle nous avons à combattre, vous ne refuserez pas de prendre la même décision. Nous partirons ensemble, soutenus par cet amour mutuel qui nous rendra forts, prêts à supporter toutes les péripéties que nous avons à surmonter.

Veillez me répondre de suite si vous acceptez oui ou non, afin que je fasse les préparatifs nécessaires pour notre départ ; j'attends.

Celui qui vous aime d'un amour brûlant.

Henri Schumann.

*Après avoir terminé cette lecture, Sophie remet un bout de billet par Yvan à Henri avec ces mots :*

C'est convenu, j'accepte de grand cœur !

*Henri fait remettre de suite un autre billet à Sophie de la teneur suivante :*

Ce soir, chère Sophie ; je vous attends à onze heures avec un fiacre au coin de la rue. Je vous enlève, nous filerons vivement, ne vous embarrassez de rien. À ce soir onze heures.

*Sophie renvoie une réponse :*

C'est bien, à ce soir onze heures.

YVAN, *d'un air courroucé.*

Mais que diable se contentent-ils donc ? j'n'y comprenons plus rien ! En v'là t'y des allées et venues ; j'commençons par en avoir assez, et si ça continue, mes jambes ne vont pas pouvoir m'porter. J'vais t'y m'en donner du sommeil c'te nuit, mille tonnerres ! Chut ! taisons-nous, v'là l'patron qui vient de ce côté.

HENRI, *à Yvan.*

Mon pauvre Yvan, je te donne bien du tracas n'est-ce pas ; tu dois être bien fatigué.

YVAN.

*(À part : Comm' c'est qu'il tombe ben dans mes idées.)*  
Hélas, oui, mon p'tit patron qu' j'sommes ben fatigué et soyez ben sûr qu' je n'demandons qu'à me reposer, ma bonne foi, j'y vais de suite.

HENRI.

Pas encore, te coucher qu'est-ce que tu dis là ; ce n'est pas le moment, ta besogne n'est pas terminée. Tu vas préparer immédiatement ma malle ainsi que mon souper. Ensuite tu iras commander chez le loueur une voiture fermée avec deux bons chevaux ; tu n'oublieras pas de dire qu'elle soit rendue à 11 heures moins cinq au coin de notre rue, je pars ce soir.

YVAN.

Est-ce ben vrai, ça, moi qui voulions m'coucher d'si bonn' heure, ah ben oui, y faudra qu' j'attendions jusqu'à cett' heure, 11 heures moins cinq. Qu'y a-t'y donc, en v'là des affaires j'y sommes pus. Ah ! j' n' sommes pas encore couché.

HENRI.

Tu n'as pas d'observations à faire, tu dormiras demain et tous les autres jours si tu veux, tu pourras profiter de mon absence qui sera d'au moins une quinzaine pour ronfler tout à ton aise, paresseux. Allons va et dépêche-toi.

YVAN.

J'y vais, j'y cours, mille tonnerres !

HENRI, *seul dans son appartement.*

Le moment est solennel, je vais donc avoir cet infini bonheur de voyager en compagnie de celle que j'aime tant, de l'avoir à mes côtés, de pouvoir lui parler sans être entendu par des oreilles ennemies ou jalouses. Dans cette fuite nos cœurs battront à l'unisson et de joie et de crainte, car malgré toutes les précautions prises, serons-nous sûrs d'arriver à Bruxelles sans entraves ; il y a du chemin d'ici là. Je vais me prémunir d'armes à feu, ayant des forêts à traverser avant d'arriver à Cronstadt, port de mer où nous devons embarquer. Le cocher, lui aussi, sera muni d'un revolver, avec du courage nous pourrions nous défendre au cas où nous serions attaqués. Allons, espérons et aimons, aimons toujours. Ah ! mais il faut que je refasse un peu ma toilette pour me présenter à Sophie.

*Yvan après avoir préparé la table sonne son maître qui vient de suite.*

YVAN *lui dit :*

À la bon' heure, j' suis content d'vous vouaire de c'te façon. Comm' vous êtes beau, pristi, on va vous garder par là, vous êtes capable de n' pas revenir. (*À part.*) C'est moi qu'j'allons m'en donner du repos !

HENRI.

C'est bien, en voilà assez ; laisse-moi souper.

YVAN, *à part.*

Je souperai à mon tour, tout à l'heure, et sitôt qu'il va être parti j'allons t'y m'en donner, et d'crainte qu'il n'revienne plus tôt j'vas en profiter. Il y a dans la cave du vin, de l'eau-de-vie et des liqueurs, j'mangerons ben et j'boirons ben, et, ma foi tant pis, j' m' flanquerais une de ces cuites qui pourra compter pour trente-six. Ce sera un vrai dîner de maître,

pisque j'serons tout seul. Ensuite j'pourrions dormir, ah oui dormir !

*Henri a terminé de souper, il écrit deux mots pour prévenir Édouard de son arrivée à Bruxelles et se met en route. Il arrive au lieu indiqué, monte dans le fiacre en compagnie de Sophie ; ils partent pour Cronstadt.*

## TABLEAU

*On voit la ville de Cronstadt, un navire est à l'entrée du port sur lequel s'embarquent des voyageurs parmi lesquels se trouvent Sophie et Henri. Le bateau part pour la Belgique, le port est très animé.*

DIX MINUTES D'ENTR'ACTE

## Troisième acte

*On voit la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, sur laquelle se trouvent pour la fête des marchands forains, des saltimbanques. Il y a aussi des kermesses et bals flamands. Sophie et Henri arrivés le matin sont descendus à l'hôtel de France. En attendant le déjeuner ils viennent se promener sur la place.*

HENRI.

Que nous sommes donc heureux d'être arrivés, n'est-ce pas, chère Sophie, l'on dirait que le ciel était avec nous, un temps superbe nous a favorisés. La mer au teint verdâtre était d'un calme parfait, et une brise bien douce soufflait dans les voiles. N'est-ce pas, chère Sophie, que nous sommes heureux, aussi j'aspire au jour si beau de notre mariage.

SOPHIE.

Oui, cher Henri, mais quand ! Je voudrais que ce grand jour si mémorable dans l'existence ne soit pas éloigné afin que nous puissions retourner en Russie, près de ma bonne tante qui doit être dans un état épouvantable ; pauvre tante. Certes, il faut accomplir cet acte le plus vite possible, pour la revoir ; ceci ajoutera un charme de plus à notre bonheur !

*Édouard, jeune étudiant et ami d'Henri en venant faire un tour à la fête l'aperçoit.*

ÉDOUARD lui dit :

Bonjour, cher ami, combien suis-je heureux de te rencontrer et de te voir après tant d'années d'absence. C'est toujours avec un sensible plaisir que lorsque l'on a passé des années entières sur les bancs des classes, que l'on a participé aux mêmes études, aux mêmes jeux l'on se retrouve et surtout dans un pays étranger. Sois donc le bienvenu ainsi que la charmante personne que tu as le bonheur de posséder au bras, c'est probablement ta femme ?

HENRI.

Pas encore, mais bientôt, cela ne tardera pas. De mon côté je suis aussi très satisfait de t'avoir revu, cher ami ; je t'attendais même à notre arrivée, non lorsque nous sommes débarqués du bateau à Anvers, mais au moment où nous descendions du train qui amenait directement d'Anvers à Bruxelles. Ne t'y ayant pas vu, je craignais que ma lettre ne te fût pas parvenue assez tôt. Enfin, nous sommes réunis c'est l'essentiel, profitons-en pour causer un peu, et voir cette fête qui promet d'être bien belle. Elle est déjà bien placée, ici, près de ce magnifique monument, l'Hôtel de Ville de Bruxelles que nous apercevons, qui est la gloire de la Belgique d'après ce que j'ai lu dans l'histoire.

ÉDOUARD.

Je me suis trouvé attardé par une aventure que je te raconterai plus tard. Heureusement je suis allé à l'Hôtel de France, où j'appris que tu y étais descendu puis sorti. Je demandais de quel côté tu avais dirigé tes pas, je ne pus avoir aucun indice. Ne sachant que faire, je pris le parti de venir à cette fête, par bonheur je t'y ai trouvé. Veux-tu accepter, si Mademoiselle le permet, quelque chose dans ce café, nous serons plus à l'aise pour causer.

SOPHIE ET HENRI.

Nous acceptons de grand cœur, cher ami !

ÉDOUARD, à *Henri*.

Eh bien ! asseyons-nous ici, nous verrons bien le mouvement de la fête qui promet d'être bien attrayante. Il va y avoir un bal flamand qui méritera l'attention. Tu as eu une bonne idée, cher ami, de choisir ce moment qui sied si bien à ton arrivée pour venir. Étant jeunes tous les deux ta prétendue ainsi que toi n'y trouverez que plus d'attrait.

HENRI.

Tu as raison. (*S'adressant à Sophie.*) Chère Sophie, il faut que je répare un oubli de ma part. Je te présente ce que j'aurais dû faire tout d'abord un de mes meilleurs amis, dont je puis affirmer la sincérité. Je le connais depuis sa plus tendre enfance, nous étions ensemble au même lycée.

SOPHIE, à *Édouard*.

Je vous félicite, Monsieur, et suis enchantée de faire votre connaissance. Mon cher Henri m'avait beaucoup parlé de vous avec avantage, je vois qu'il ne s'était pas trompé.

ÉDOUARD, à *Sophie*.

Merci, Mademoiselle, de votre assentiment. Je ferai tout mon possible pour me rendre utile et agréable à votre égard autant qu'il sera nécessaire. Lorsque l'on arrive tout nouveau dans une ville étrangère, ceci n'a rien de trop charmant si vous n'y connaissez personne.

SOPHIE, à *Édouard*.

Vous avez parfaitement raison, Monsieur ; vous voudrez donc être assez aimable pour nous servir de guide et de pro-

tecteur pendant notre séjour ici qui ne sera pas très long. Notre intention étant, notre mariage accompli, de retourner à Saint-Pétersbourg, où nous avons une bonne tante qui, restée là-bas, nous attend avec grande impatience.

ÉDOUARD, à *Sophie*.

Vous allez vous marier, Mademoiselle ; cet acte je désire qu'il soit un beau jour pour vous-même ainsi que pour mon ami Henri, à qui vous avez donné votre cœur. Il mérite en tout point le choix que vous avez fait en lui pour partager l'existence. Je souhaite pour vous deux une longue vie accompagnée de toutes les félicités possibles.

HENRI, à *Édouard*.

Tu seras mon témoin, je l'espère.

ÉDOUARD.

J'accepte avec plaisir, mon ami, et de grand cœur ! J'ai hâte de voir cette phase si importante de la vie s'accomplir le plus tôt possible pour ton bonheur.

HENRI.

Merci, merci, mille fois, je n'attendais pas moins de toi.

*La conversation est interrompue par le bruit des instruments qui commencent à retentir, annonçant le bal en plein air, auquel prend part une grande partie des personnes présentes. Édouard cherche une cavalière, tout le monde danse. Ensuite ils se retirent tous les trois et rentrent à l'Hôtel de France.*

*Le rideau tombe.*

*La scène représente une chambre de l'Hôtel de France dans laquelle une table copieusement servie et à laquelle prennent place Henri, Sophie et Édouard.*

HENRI dit à Sophie :

Ma chère Sophie, vous devez avoir faim n'est-ce pas ? J'ai fait choix des meilleurs vins ainsi que des meilleurs mets pour ce repas, afin que vous conserviez toujours un bon souvenir de cette heureuse journée, et que notre ami Édouard soit satisfait de notre réception.

SOPHIE.

Cette prévenance pour moi, cher Henri, ne me surprend pas. De votre part surtout ; vous agissez en galant homme. Soyez donc certain que je ferai honneur à ce dîner, cette promenade ne m'ayant pas mal aiguisé l'appétit. Je désire que vous ayez ainsi que notre ami les mêmes dispositions.

*Henri et Édouard font un signe d'assentiment. Sophie sonne. Un garçon apporte le premier plat, le pose sur la table.*

LE GARÇON dit à part :

Ça n'fait que d'commencer, en v'là t'y des gourmets, j' n' savons point de quel pays qu'y viennent ; c' qu'il y a de certain c'est qu'ils ont commandé beaucoup de plats. Ah ! mais j'comprenons à c'te heure, c'est parc' qu'ils ont laissé leur ventre en route et qu'ils veulent s'en refaire un. J' n'ons pas fini hélas ! Ah ! qué métier, qué métier d'servir les autres.

*Sophie, Henri et Édouard commencent à manger.*

HENRI.

Décidément j'ai été heureux dans mon choix, le tout est excellent, aussi je mange avec plaisir, surtout en si agréable compagnie, n'est-ce pas chère Sophie ?

SOPHIE.

Et moi aussi, je trouve ceci exquis, aussi j'y fais honneur.

ÉDOUARD.

C'est avec avidité que je dîne, il y a longtemps que je n'avais été à pareille table.

HENRI.

Nous allons terminer le repas par quelques verres de vin de Champagne en l'honneur de notre prochain mariage et à la santé de notre ami Édouard.

*Ils trinquent avec le Champagne en se portant des toasts mutuels.*

*Henri se lève de table, accompagne un instant son ami Édouard qui se retire, et*

HENRI lui dit :

Cher ami, c'est pour moi un grand bonheur de t'avoir retrouvé ici. Dans peu de temps tu seras appelé il est probable à me rendre de grands services.

ÉDOUARD.

Je suis tout à tes ordres, sitôt que tu auras besoin de moi fais-moi prévenir ! *(Il sort.)*

*Henri revient s'asseoir près de Sophie.*

HENRI.

Enfin, nous voici seuls, chère Sophie ; oui, bien seuls ! Que ceci me semble donc bon, je vais pouvoir te contempler à mon aise, t'admirer toi si belle, si jolie. Oh ! oui tu es jolie, tes joues sont colorées d'une douce rougeur, tes yeux si grands et

si beaux paraissent animés d'une flamme étincelante, ta poitrine frémit sous les battements précipités de ton cœur. Que je t'aime donc ainsi, ma chère amie ; comme tu es belle ! Nulle part je n'ai rencontré une femme qui puisse rivaliser avec toi en tout point. Un désir ardent s'empare de moi, oui, celui de t'embrasser tendrement ; je t'en supplie, ma bien-aimée, laisse-moi poser un baiser sur tes joues roses respirant la vie, la jeunesse, la beauté, laisse-moi ! (*Il s'approche de Sophie et cherche à la prendre par la taille.*)

SOPHIE se lève de son siège et dit :

Monsieur, que faites-vous ? Vous manquez à tous vos devoirs de convenance il me semble. Je trouve même que vous êtes très insolent et maladroit dans votre manière d'agir envers moi. Si vous m'aimez comme vous me le dites vous devez me respecter. Tâchez de ne pas vous laisser aller de nouveau à une telle exubération d'esprit.

HENRI, se levant aussi.

Insolent moi, quand je brûle d'amour pour vous, que je passe des nuits dans une insomnie complète, cherchant à combattre les mauvaises idées qui viennent m'assaillir. Non, je ne mérite pas d'être traité ainsi. J'ai pu me laisser aller à un sentiment d'excitation, je souffre, ma tête se perd hélas ! mille pensées traversent mon cerveau. Oh ! ma Sophie, ma bien-aimée, vous seule en qui j'ai mis toutes mes espérances, ne soyez pas si cruelle envers moi. Laissez-moi près de vous, ne me repoussez pas, vous me brisez toutes les fibres du cœur, je vous aime, chère amie, je vous adore. À ce doux mot répondez je vous en supplie à genoux. (*Il se met à ses pieds.*) Vous me voyez à vos pieds implorant votre pardon, c'est l'amour qui m'attache à vous de même que le lierre, que l'on voit pousser et grimper après les chênes séculaires, ne se sépare de ces arbres que si on l'arrache, qui est cause de cette aberration d'esprit momentanée qui m'a porté à vous manquer de

respect. Pardonnez-moi, chère Sophie, laissez-moi déposer un doux baiser sur vos mains si jolies, si blanches, je vous aime Sophie, ma vie, tout mon être vous appartient.

*Sophie avance sa main droite sur laquelle il pose un baiser.*

Oh ! merci, chère Sophie, merci. Ce doux baiser que vous m'avez permis est bien peu il est vrai, mais il me rend le plus heureux des hommes, l'on me donnerait des millions, cela me charmerait moins. Comme vous êtes belle, ma bien-aimée. Oh oui vous êtes belle, un air de majesté règne dans toute votre aimable personne.

*Sophie dit à Henri de se relever, il se rassied de nouveau à ses côtés et lui dit :*

Oh ! chère Sophie, toi que j'ai choisie pour être ma compagne adorée, pour partager avec moi toutes les péripéties de la vie, dont les charmes si grands ont dû conquérir tout mon être. Laissez-moi lire dans vos yeux, toucher cette longue et jolie chevelure qui vous sied si bien, déposer un baiser sur cette bouche qui m'a dit : Je vous aime, et qui ne mentait pas. Laissez-moi, laissez-moi vous presser sur mon cœur qui palpite. Mon cerveau est en feu, je ne sais ce qui se passe en moi, je frissonne. Oh ! Sophie, ma toute belle, ma bien-aimée, ne me laissez pas endurer un tel supplice, je vous adore ! Non, je ne puis supporter plus longtemps cette fièvre qui m'accable, ce désir brûlant qui s'empare de tout mon être. (*Il se rapproche d'elle, l'embrasse tendrement, lui dit :*) Sophie, ma chère Sophie ! soyez à moi, je suis à vous !

*Tous les deux se lèvent, Sophie laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Henri, puis ils se retirent marchant doucement.*

*Le rideau tombe.*

## TABLEAU

HENRI, *seul dans le café de l'Hôtel de France.*

Enfin, elle m'a cédé et ce n'est pas sans peine, cette enfant ; elle croyait réellement que j'allais l'épouser, fi donc, une fille sans dot, sans avenir, où diable portait-elle ses vues en pensant qu'un jour je serais son mari. Moi, son mari ! *(Il fait un rire moqueur.)* Moi, qui suis si bien noté comme employé de banque, c'est quelque chose cela, et je ferais la bêtise de lier mon existence à cette fillette, ah ! fi donc ! Pas le sou, hein, pas le sou, à quoi peut-elle être bonne ? Pas le sou ! Non, jamais je ne consentirai à cette union, je ne ferai pas une telle boulette. Je ne dis pas qu'elle ne soit jolie, remplie de charmes, mais voilà tout, la beauté n'est pas l'argent. Oh ! l'Argent, l'Argent, ce grand dieu l'Argent, que c'est beau cette machine ronde là, comme mes yeux s'écarquillent lorsque je vois s'étaler sur une table, et que j'entends le son si clair de ces jaunets que l'on appelle louis d'or, que c'est donc beau, bien beau. Oh ! Argent, dieu du monde entier, devant qui tout le monde se courbe, qui est si souvent cause de tant de bassesses et de crimes, je ne t'adorerai jamais assez, je te cajolerai. Oh, Argent, bel Argent, ne me quitte jamais, tu vaux mieux que toutes les femmes de la terre. Mais je réfléchis, ma présence ici est désormais inutile, pendant que cette insensée de Sophie repose, je vais jouer la fille de l'air, et comme un oiseau léger je me sylphiderai bien vite. J'y pense encore, dire que cette fille avait des intentions de m'épouser, maintenant cela m'est égal, qu'elle se tire de là comme elle pourra ; qu'elle aille au diable. Mais, j'y pense, si elle cherchait à suivre mes traces et qu'elle me retrouve, que se passerait-il ? Il faut que j'avise à cela, je vais prévenir de suite mon ami Édouard, que je combine avec lui le moyen de sortir d'embaras. Il faut que je parte le plus tôt possible.

*Il se met à écrire quelques mots à Édouard, fait remettre la lettre à domicile. Édouard arrive d'un pas précipité, s'essuyant le front.*

ÉDOUARD.

Me voici, mon ami j'ai bien chaud ; je n'ai pas voulu te faire attendre, voyant par ta lettre que tu étais pressé. Probablement ton mariage est décidé ; je suis ton témoin, c'est bien entendu. Tu dois te rappeler que je t'ai promis de te rendre tous les services qu'il serait en mon pouvoir, et dans n'importe quelle circonstance. Ah ! tant mieux ! je vais donc aller à la noce ; j'ai fait préparer une toilette neuve pour cette si belle fête. Dépêche-toi que nous dansions comme à la kermesse...

HENRI, *lui donnant la main dit :*

Touche-la, je n'attendais pas moins de toi. Mais ce n'est pas de mariage qu'il s'agit, oh non ! bien loin de là, c'est tout le contraire.

ÉDOUARD, *d'un air surpris.*

Que veux-tu dire, mon ami, tu ne te maries pas ? Pour ma part, je n'y comprends rien. Donne-moi donc des explications sur ce revirement dans tes projets et sur ce que tu exiges de moi.

HENRI.

Voici ce qu'il en est. Tu as vu la jeune fille que j'avais avec moi ; eh bien, mon intention n'est pas d'en faire ma femme, c'était tout simplement une fantaisie, ne voulant pas contracter mariage avec une personne sans dot. Il lui reste comme famille une seule tante qui a tout son bien en viager et qui ne lui laissera après sa mort qu'une petite maisonnette évaluée à 25 000 francs, c'est bien peu. Je puis avec la situation que j'occupe dans ma banque trouver une femme tout

aussi jolie que cette jeune fille, qui apportera avec elle une dot de 250 000 francs de rente ; un joli chiffre je crois. Ceci sera plus avantageux je crois, je penserai être le plus grand de la terre. Personne ne pourra y mettre entrave, Sophie n'ayant plus de parents, ignorant même que je suis reparti en Russie, comme j'en ai l'intention, n'ira pas dévoiler ce qui s'est passé entre nous.

ÉDOUARD.

Tu as tort, mon ami, d'agir de la sorte ; cette jeune fille dont tu fais fi maintenant t'aimait sincèrement ; s'il n'en avait pas été ainsi, elle n'aurait jamais consenti à quitter sa pauvre tante, seul membre de sa famille qui, de son côté, doit être dans une très grande tristesse. Cette jeune fille était orpheline, tu en as abusé. Maintenant qu'elle a succombé devant tes supplications, tes déclarations mensongères, en un mot qu'elle a cédé à ton désir masqué par un amour simulé, tu veux ne plus en entendre parler, tu l'abandonnes. Que va-t-elle faire, que va-t-elle devenir ? Seule ! sans ressources dans un pays où elle ne connaît personne. Henri, cette action est infâme, tu es un ingrat, et, ma foi, si je n'étais pas ton ami d'enfance je ne voudrais plus te parler. Enfin, que veux-tu ?

HENRI.

C'est bien, en voilà assez, je n'ai nullement besoin de tes observations ; ce que je te demande pour l'instant c'est un service et non de la morale. Il faut absolument que Sophie me croie mort ; pour ce il me vient une idée à l'esprit. Je vais faire une lettre dont tu lui feras part, dans laquelle je lui annoncerai mon suicide !

ÉDOUARD, d'un ton bref.

Bien ! c'est entendu !

HENRI.

Je te fais de suite mes adieux, il ne faut pas que je reste plus longtemps ici ; le dernier service que tu me rends aujourd'hui je ne l'oublierai pas. Je te promets, si toutefois le cas se présente, de faire tout ce qui dépendra de moi pour t'être agréable dans l'avenir. Avant de te quitter, je te prierai de vouloir bien me tenir au courant de ce qui se passera ici au sujet de Sophie. Tu voudras bien m'envoyer une missive, je cours de ce pas au bureau de poste écrire la lettre dont je t'ai parlé, je pars ensuite. Adieu ! Adieu ! (*Il serre la main d'Edouard et sort.*)

ÉDOUARD, resté seul dit :

Malgré la promesse que j'ai faite à Henri, j'hésite, m'apercevant qu'il veut me faire jouer un très vilain rôle. Vraiment j'étais loin de m'attendre à un tel fait de sa part, et je rougirais presque de le connaître. Pourquoi me déranger pour lui ? Quel service m'a-t-il rendu jusqu'alors ? Nous avons fait nos études ensemble, il est vrai, ceci n'est pas une raison pour que, comme lui, je sois un fourbe, un menteur. Je crois qu'il est plus honorable pour moi de ne pas accomplir la tâche qu'il m'impose, qui jettera dans le cœur de cette infortunée le désespoir, les pleurs, ce qui pourrait la déterminer à commettre un acte de découragement et de défaillance. Qui sait si cette pauvre demoiselle ne se suiciderait pas elle-même et exécuterait sérieusement ce que son lâche trompeur veut faire en riant. Non ! je ne veux pas être porteur d'une si fausse et triste nouvelle ! Arrière le fourbe !

*Il est interrompu par le garçon qui lui remet la lettre ; il l'ouvre, la lit rapidement. Il la remet dans une autre enveloppe et l'expédie à Mlle Sophie Schumann, Hôtel de France à Bruxelles, avec ces mots écrits à la hâte :*

Madame,

C'est avec peine que je vous envoie une bien triste missive que je viens de recevoir. Ma mère étant très malade, et obligé de rester près d'elle, je ne puis faire la commission moi-même. Cependant, je l'aurais bien désiré, pour le motif que, dans de pareilles circonstances, l'on a bien besoin de consolations.

Courage, Madame, courage, sitôt mon retour ici, je vous ferai une visite si vous me le permettez.

Édouard.

#### TABLEAU

SOPHIE, seule dans sa chambre à l'Hôtel de France.

Quelle nuit, quel supplice ! N'avoir pu malgré que j'en sentais le besoin reposer un instant mes paupières. Aussi je n'en puis plus et je suis dans de terribles angoisses depuis ce matin. Henri n'est pas reparu ! Que cela veut-il dire ? Que penser ? Lui est-il arrivé quelque malheur ? Oh mon Dieu ! Que je souffre donc, que faire, je n'en sais rien ; où aller, où courir pour le retrouver ? S'il ne vient pas d'ici un quart d'heure, je vais partir n'importe où, dussé-je traverser terre et mer, il me le faut. Oh ! Henri, mon Henri, mon bien-aimé, reviens, ne laisse pas souffrir celle qui sacrifie tout pour toi, viens, viens !

*Le garçon lui monte la lettre, elle la décachète vivement, elle y lit ces mots :*

Ma bien-aimée,

Au moment où tu recevras ces lignes, j'aurai cessé d'exister, je suis décidé à mourir ! N'ayant plus d'argent, plus

de position, mes dernières ressources disparues au jeu. Voyant par ce fait que je ne pourrai jamais rendre une femme heureuse, j'ai préféré la mort plutôt que de vivre ! Sois courageuse. (*Elle ne peut continuer, elle tombe évanouie.*)

*Le garçon ayant entendu un choc dans la chambre rentre vivement, appelle pour faire donner les secours nécessaires. Au bout d'un instant Sophie revient à elle ; on trouve la lettre tombée à ses côtés.*

MADAME MARTIN, maîtresse de l'hôtel,  
restée près d'elle, dit :

Madame, ne vous inquiétez pas, soyez forte et courageuse ; je prendrai soin de vous jusqu'à ce que vous soyez bien rétablie. Vous ne manquerez de rien ici, et malgré que vous soyez étrangère, vous serez très bien traitée. Gomme vous je ne suis pas de ce pays, je suis Française, ce que je vous prouverai par mes actes. Soyez donc tranquille de ce côté et tâchez de vous distraire le plus possible afin d'oublier le cruel malheur qui vient de ternir l'éclat de votre jeunesse. Du courage, prenez courage, vous aurez de meilleurs jours.

*Elle recommande aux domestiques d'avoir les plus grands égards pour Sophie.*

SOPHIE.

Ces prévenances, Madame, sont inutiles, j'aimais Henri de tout cœur, je l'aimais certes ; je n'avais que lui, puisque malheureusement je suis orpheline. Qu'est-ce qui me secondera, qui me protégera, moi seule ici, abandonnée. Oh ! Henri ! reviens je t'en prie ou comme toi je veux mourir, je serai plus heureuse, je ne souffrirai plus. (*Elle sanglote en disant :*) Oui, mon Henri, mon bien-aimé perdu à jamais, je ne peux plus vivre, et bientôt comme le tien... mon esprit... planera... dans les airs azotés... J'y suis décidée, je veux mourir !

MADAME MARTIN.

Non, Madame, vous ne mourrez pas, vous qui êtes si jolie, qui réunissez en un mot toutes les grâces dues à la femme, non, mille fois non, vous vivrez. Chassez bien loin de votre esprit cette si mauvaise intention que vous avez de vous détruire !

SOPHIE.

Madame, laissez-moi, j'ai besoin de réfléchir et pour cela il faut que je sois seule. Ne craignez rien, si parfois je me livrais à un acte criminel sur moi-même je ne le commettrais pas avant d'avoir mûrement étudié cette question qui doit décider tout de moi !

MADAME MARTIN.

Ceci me fait plaisir de vous voir, Madame, dans de meilleures dispositions ; votre raisonnement est plus précis, et j'ai tout espoir que vous prendrez une meilleure résolution que celle dont vous parliez tout à l'heure. Mais, j'y pense, si vous désiriez faire une petite promenade, ce qui pourrait vous distraire, je pourrais même désigner une de mes servantes pour vous accompagner. À quelques pas d'ici se trouve le jardin situé sur la place même de l'Hôtel de Ville ; vous y serez bien.

SOPHIE.

Oh ! Madame, vous êtes vraiment trop aimable ; si je sors j'irai seule, du reste, je ne serai pas longtemps ; quelques minutes me suffiront pour prendre l'air. La nuit commence à venir et il n'est pas de bon ton qu'une jeune fille bien élevée s'attarde dans les rues le soir.

MADAME MARTIN.

Vous avez raison, Madame ; vos paroles sont dignes de vous, je ne pensais pas moins de votre bonne éducation.

Depuis le peu de temps que vous êtes ici, j'ai pu vous apprécier, et je vous avouerai franchement que vous m'avez toujours plu davantage que votre mari, il y avait un manque de franchise peint sur son visage. C'est que, voyez-vous, je suis physionomiste moi. Mais cessons cette conversation, je vais vous laisser ; voici l'heure du dîner de quelques voyageurs attardés, il faut que je veille au service. Au revoir, Madame, à tout à l'heure.

SOPHIE, seule dans sa chambre.

Quoi faire, vivre maintenant, seule, ici-bas sur cette terre étrangère, où je suis jetée comme l'épave poussée par les flots d'une mer furieuse, ou comme une exilée qui attend le retour vers la patrie. N'ayant aucun état, aucune ressource, comment faire pour gagner ma vie, pour résister à un tel dénuement, à un tel chagrin. Et ma pauvre tante, si elle savait ce qui arrive, elle serait au désespoir, j'aurais bien dû l'écouter. Quoi dire maintenant, lui écrire cela moi qui comptais si bien lui faire la surprise de mon mariage, peut-être ne la reverrai-je jamais, pauvre chère tante et si bonne mère. Oh ! que l'on souffre donc pour aimer, cet Henri que j'adorais, en qui j'avais toute confiance pour me soutenir, me protéger, n'est plus. Je le suivrai dans la tombe, je vendrai tous mes bijoux à l'exception de la petite croix que je portais au cou lorsque j'étais au berceau et qui ne me quitta jamais et la bague d'opale qu'Henri me donna comme premier gage de son amour pour moi. Ensuite je vais régler ce que je dois à ma brave maîtresse d'hôtel ; ensuite j'achèterai un revolver, puis je profiterai du clair de lune pour me rendre à l'endroit que Madame Martin vient de m'indiquer et là, dans le silence de la nuit, je tournerai l'arme vers mon cœur, lâcherai la détente et tout sera fini. J'aurai ainsi trouvé dans le silence de la mort le bonheur !

*Elle sort, se rend à l'endroit indiqué.*

*Gaudinet, le garçon d'hôtel, vient faire la chambre que Sophie vient de quitter. Il est très laid.*

GAUDINET.

En v'là une d'histoire, c'te garçon qui va se suicider au bon moment. Ah ben, c' n'est ben sûr pas moi qu'aurions fait c'te bêtise s'suicider au moment d'épousseter comm' c'est qu'y disaient dans le grand monde, une fillette si jolie qu'c'te d'moiselle là, ah ! non ben certain que j'ne nous serions pas estourbis comm'ça. J'aimerions mieux l'embrasser mille fois, si all'voulait ben, j'comprendions ça mais s'suicider jamais foi de Gaudinet. Tiens si all' voulait ben pour l'y donner des insulations moi z'aussi j'l'épousseterions ben ma foi. Quand c'est qu'all va revenir, j'allons l'y demander sa main, j'sommes assez bieau, assez bien fait pour l'y plaire, et de l'éduquétiou ou de l'équitatiou ça n' me manque pas non plus. Et mon nom dont, est-il assez joli éti là Joseph Gaudinet, aussi j'sommes fier de l'porter, il est chic n'est-ce pas ? Surtout faudra qu'je m'tenions ben quand c'te belle dame va rentrer. J'mettrons les mains dans le rang, sur la culture du pantalon, comme quand c'est qu'j'étiions soldat, ça sera plus charmant.

*Il redonne un coup à ses cheveux et frise sa moustache rouge comme ses cheveux.*

## Quatrième acte

*La scène représente la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles avec le monument, au clair de lune. Sophie assise sur un banc face au public sanglote. Un vieillard aux cheveux et moustaches blancs en brosse, portant le ruban rouge à sa longue redingote, est assis du côté opposé. Entendant des pleurs, il tourne la tête vers elle, vient à ses côtés et lui dit :*

*(Sophie est en habits de deuil.)*

Mademoiselle ou Madame, veuillez me dire quel est le chagrin qui vous accable ainsi, pour que vos yeux se mouillent de grosses larmes, que des soupirs s'échappent de votre poitrine. Moi qui ai l'âme endurcie, vous me faites de la peine ; et je serais désireux de connaître le motif probablement très grave qui vous cause un tel chagrin. Peut-être, et ceci est même probable, vous me trouvez indiscret, mais, Madame, vous pouvez avoir toute confiance en moi. Soyez franche, je ne cherche nullement à vous tromper, mon devoir est de vous donner aide et protection si vous le voulez bien.

SOPHIE.

Monsieur, qui que vous soyez, je vous prie de me laisser tranquille, n'ayant nullement besoin de vos services. Ne m'adressez plus la parole et merci de toutes vos prévenances.

LE GÉNÉRAL BOSQUET.

Vous avez bien tort, Madame, de rejeter les services que je me proposais de vous rendre. Vous n'avez pas l'honneur de

me connaître, il est vrai, et je ne suis pas étonné du refus de me répondre. L'on ne confie pas ainsi ses secrets au premier venu ; mais quand vous saurez qui je suis, il est probable que votre opinion changera à mon égard. Alors, vous n'hésitez plus un seul instant de me confier votre douleur à laquelle je pourrai peut-être apporter quelques consolations qui seront pour vous un baume, de même que l'héliotrope dont la douce et fine odeur charme tant.

SOPHIE, *fait un mouvement, regarde le vieillard et dit :*

Mon ami, je vous apprécie et permettez-moi de vous donner ce titre, si cela ne vous contrarie pas. M'apercevant que les paroles que vous venez de prononcer sont celles d'un homme de cœur, rigide peut-être, mais loyal. En peu de mots je vais vous expliquer la cause de mon chagrin qui me déterminait au suicide. J'étais pour contracter mariage avec un jeune homme de bonne famille ; voyant que la seule tante qui restait de mes ancêtres et qui m'éleva, ayant perdu mon père et ma mère de très bonne heure, s'opposait à cette union, nous partîmes ensemble, un soir à onze heures par une nuit noire, de Saint-Pétersbourg, nous dirigeant sur Bruxelles où nous descendîmes à l'Hôtel de France. Nous avions l'intention bien arrêtée de célébrer notre mariage, lorsque le lendemain même de notre arrivée, Henri, c'était le nom de mon prétendu, sortit pour ne plus revenir.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle ; il vous a laissée là, cent Dieux ! sans autre forme de procès, c'est digne d'un maladroit, d'un imposteur. Comment, il a l'audace de vous enlever en un mot vous promettant le mariage, et ce blanc-bec vous fait un pareil tour ! Ah ! il est heureux que je ne puisse l'avoir devant moi, je lui apprendrais à vivre à ce freluquet ; quoique courbé par les ans, je lui passerais mon épée au travers du corps.

SOPHIE.

De grâce, Monsieur, ne parlez pas ainsi, je l'aimais ; il faut lui pardonner. Quand vous connaîtrez le motif pour lequel il m'a quittée, et de quelle façon il a agi, vous changerez votre manière de penser à son égard. Je vous assure qu'il ne mérite pas d'être traité comme vous le faites. (*Elle tire de son corsage la lettre d'Henri qu'elle remet au général.*)

LE GÉNÉRAL, *après avoir parcouru vivement la lettre à la lueur d'un bec de gaz dit à Sophie :*

Mademoiselle, j'ai le regret sincère d'avoir été un peu trop dur dans mon appréciation au sujet de votre fiancé. Mais d'un autre côté, puisqu'il avait la bonté de s'en aller dans l'autre monde, dans des régions inconnues, il eût été plus noble, plus digne de tomber en héros sur un champ de bataille, comme un fier et brave soldat, ou se dire : Je vivrai, je travaillerai avec courage pour me refaire une position afin de rendre heureuse celle que mon cœur a choisi et qui doit être ma compagne.

SOPHIE.

Malgré tout ce que vous pouvez dire, Monsieur, et faire pour moi, il vous sera impossible de racheter ce que j'ai perdu, oui impossible, je l'aimais tant mon Henri, excusez ma faiblesse.

LE GÉNÉRAL.

Impossible, Madame, c'est une erreur de votre part, il est vrai qu'un mari ou un amant n'est pas toujours facile à remplacer, les mêmes caractères ou façons de voir ne se rencontrant pas comme on le désirerait. Mais, un second mariage, même un troisième, se fait encore assez souvent. Ceci vous prouve, Madame, que le mot impossible que vous avez prononcé tout à l'heure est mal dit en ce sens. Une chose qui

serait bien plus difficile à exécuter, ce serait de faire revivre les milliers d'hommes que j'ai vus tomber devant moi et que j'avais conduits au combat. Cette malheureuse guerre de Crimée, dont j'ai eu le suprême honneur d'avoir le commandement en chef, nous en a coûté des hommes. Moi-même je manquai d'y rester, y ayant été blessé grièvement. Sébastopol, voici encore un passage terrible qu'un guerrier ne peut oublier. Pour réparer toutes les pertes éprouvées dans ces sanglantes batailles, il faut du temps, bien du temps !

SOPHIE, *comme sortant d'un rêve répond :*

Que voulez-vous dire, Monsieur ; vous rappelez à mon souvenir des faits causés par une guerre qui ravagea mon pays et de laquelle mon pauvre père me parlait souvent à la veillée, lorsque, toute petite, il me prenait sur ses genoux. À ces récits mon corps frissonnait de toutes parts, et puisque vous avez fait cette noble campagne, vous devez être Russe ou Français.

LE GÉNÉRAL, *se lève, lui dit en se découvrant :*

Vous avez devant vous, Madame, un général français, le général Bosquet, dont la carrière a été brillante par les armes, ayant toujours eu dans son cœur l'amour de la patrie et regardé comme un devoir sacré et au-dessus de tout de la défendre, de donner pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce devoir qui incombe à tout soldat, du plus petit jusqu'au plus grand, doit s'accomplir avec le plus absolu désintéressement. Je vous fais peut-être de la peine, Madame et amie, en vous parlant de cette guerre de Grimée, m'apercevant que je suis en présence d'une dame russe ; veuillez me pardonner si je vous ai froissée. J'en ai parlé, ce n'était que pour vous faire une comparaison juste, et que je suis bien obligé de ne plus penser à tous ces pauvres hommes, mutilés, broyés, jetant des cris alarmants, appelant dans des souffrances terribles pères, mères, frères, sœurs et souvent celle qu'ils aimaient et dont

ils avaient été obligés de se séparer. À ma blessure reçue à ce combat, qui fut soignée par une jeune fille de nationalité russe, avec un dévouement à toute épreuve, j'y pense le moins possible. Soyons donc, dès aujourd'hui, bons amis tous les deux et puisque vous êtes russe, raison de plus pour me donner la main. (*Il tend sa main droite à Sophie.*) Oui, touchez-la, cette main que je vous offre de bon cœur, cette main de soldat, et comptez dès maintenant sur mon amitié sincère.

SOPHIE, *se lève aussi, lui donne la main en disant :*

Mon général, c'est de grand cœur, soyez-en certain, que j'accepte le sentiment d'amitié que vous paraissez avoir à mon égard, j'en ai bien besoin, étant seule au monde, maintenant, et sans aucune espérance.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! puisque nous sommes non seulement bons amis, mais encore que je pourrais être votre grand-père, permettez-moi d'abord de vous donner le nom si doux de mon enfant. Vous voudrez bien rentrer à l'Hôtel de France jusqu'au moment où j'irai moi-même vous chercher. À partir d'aujourd'hui je vous adopte comme ma fille ; je vais louer une petite maisonnette où je vous installerai avec une servante qui prendra soin de vous ainsi que de l'intérieur de la maison. J'en serai d'autant plus heureux que vous serez pour moi l'objet de toute ma sollicitude, ayant malheureusement perdu ma femme ainsi que ma fille !

*Sophie et le général s'en vont à l'Hôtel de France ; Sophie rentre, le général s'en retourne après l'avoir recommandée.*

## TABLEAU

*La scène représente la chambre de Sophie qui se dispose à écrire en réfléchissant profondément. Gaudinet, garçon de l'hôtel, l'ayant aperçue, vient s'inquiéter si elle a besoin de ses services.*

GAUDINET, lui dit :

Eh ben, grand' dame vous v'là de retour. À la bonn' heure, j'aimons mieux vous voir comm' c'est qu'vous êtes maint'nant que tantôt. Vous étiez partie ben triste et pas gaie du tout, du tout, j'vous assurons foi de Gaudinet, qu'j'en avions ben de la peine. Dame, j'aimons point faire d'la peine ni en vouaire aux personnes. Aussi, j' m'pro-posions d'vous consolider en vous renarrant un' histoire ben drôle, et qui vous f'rait ben rire, tell'ment qu' j'en rions d'avance. (*Il se met à rire aux éclats.*)

SOPHIE, d'un ton bref lui dit :

Voulez-vous sortir d'ici, espèce d'inconvenant ; je n'ai nullement besoin de vos sottés histoires, ceci ne rentre pas dans votre service, vous n'avez qu'à sortir, n'ayant pas besoin de vous, sortez, sortez.

*Gaudinet rit toujours.*

SOPHIE.

Encore une fois, voulez-vous sortir, vous dis-je, ou j'appelle au secours, imbécile ?

LE GÉNÉRAL, revient chercher Sophie ; voyant le garçon dans la chambre, dit :

Diable, qu'est-ce qu'il y a donc, que faites-vous, que se passe-t-il ici, mille bombes !

SOPHIE, au général.

Ce qu'il y a, mon père, c'est que ce Gaudinet m'ennuie avec ses balivernes et ne fait que rire sans savoir pourquoi. Je lui ai intimé l'ordre de s'en aller, il n'en fait rien.

LE GÉNÉRAL, se retournant vers Gaudinet dit :

Comment, tu es insolent à ce point, mal éduqué ; attends un peu, mille canons ! Je vais te faire sortir d'ici en te faisant la conduite de Grenoble, cent Dieux ! (*Il le prend par le bras, le fait sortir en lui flanquant un coup de pied dans le postérieur, lui dit :*) Va-t'en donc, vilain serin.

SOPHIE.

Merci, merci, mon bon père de m'avoir débarrassée de cet intrus ; je n'avais jamais vu le pareil, il peut se flatter de m'avoir porté sur les nerfs, j'en suis toute malade.

LE GÉNÉRAL.

Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas le désagrément de le revoir, puisque nous prenons immédiatement le chemin de la maisonnette que j'ai louée pour t'y installer, comme je l'ai promis, ainsi que la femme de ménage qui restera près de toi et qui te sera très dévouée. Allons, partons et dépêchons-nous ! La bonne Annette y est déjà et nous attend.

SOPHIE.

Annette, vous appelez la bonne Annette, ceci n'est pas un bien joli nom. Je préférerais celui de Françoise, il me semble que c'est mieux.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, soit, nous la nommerons Françoise, c'est entendu.

SOPHIE.

Ceci me fait bien plaisir, mon père, mais êtes-vous bien sûr de son entier dévouement à notre service ? N'avez-vous pas peur qu'elle manque à sa promesse ?

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai nullement peur, je suis renseigné en tout point sur ce qu'elle peut faire ; tu seras contente, je crois. Maintenant je te prierai de ne jamais prononcer devant moi ce mot de peur, et prends pour principe de ne jamais trembler d'avance. Si j'avais été ainsi, cent mille tonnerres, mes cheveux et mes moustaches n'auraient pas blanchi sur les champs de bataille à la lueur des flammes du canon et de l'odeur de la poudre. Ce petit ruban rouge que je porte à ma boutonnière, je l'ai bien gagné, en risquant ma vie mainte et mainte fois pour ma patrie, la France, la première nation du monde ! Ah ! oui, je l'ai gagné, bien gagné, ce bout de ruban, trop terni parfois. Oh ! France, ma patrie, ma chère patrie, où sont-ils nos aînés, tes grands défenseurs patriotes, tels que Hoche, Marceau, Kléber, Carnot, Masséna, Augereau, sans compter tant d'autres qui ont fait des prodiges et qui, pour de l'argent, ce vil métal, n'auraient pas vendu leur courage, leur honneur, en un mot tout ce qui fait l'homme. Oh ! France ! chère France ! sois toujours la nation des fiers guerriers ; les Gaulois y compris le grand Vercingétorix et les Francs ne te laisseront jamais tomber. Salut ! ô France ! Salut !

SOPHIE, *émue.*

C'est bien beau et grand, mon père, ce que vous dites là, il serait à souhaiter que tout soldat ait les mêmes sentiments que vous à l'égard de sa patrie. Ces pensées sont nobles et prouvent une fois de plus ce que cette patrie pouvait attendre de vous. Que je suis donc fière de ce que vous m'ayez adoptée comme votre fille ! Permettez-moi de vous embrasser !

LE GÉNÉRAL.

Certainement, ma fille ; tu feras ce que firent bien souvent ma femme ainsi que mon enfant. Des souvenirs de ce genre sont si doux que l'on est toujours heureux de les renouveler. Mais j'y pense, Françoise doit nous attendre, partons, ma fille, partons !

*Sophie embrasse son père adoptif sur le front. Ils sortent.*

### TABLEAU

*La scène représente une petite maison composée de quatre pièces au rez-de-chaussée avec un premier étage composé de deux chambres à coucher, un jardin avec pièce d'eau l'entoure.*

SOPHIE, *après avoir visité l'immeuble retrouve le général se reposant dans le jardin et dit :*

Merci, mon bon père, merci, combien je suis heureuse et dois être reconnaissante de vous avoir rencontré. Cette maisonnette est charmante, j'y trouve toutes les commodités et le confortable possibles. Il est certain que je pourrai y passer des jours heureux, vous me permettrez d'inviter ma bonne tante qui sera au comble de la félicité de voir que dans ma grande peine j'ai trouvé un cœur charitable qui n'a pas voulu laisser mourir une pauvre fille abandonnée ! Je n'aurai qu'un regret, c'est que vous ne soyez pas là, près de votre fille adoptive, qui serait enchantée de vous prodiguer les soins qu'exige votre état de santé. Pourquoi ne viendriez-vous pas rester près de nous, il y a bien de quoi vous y loger, vous seriez bien mieux que tout seul.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui même ceci m'est impossible. Paris, la ville lumière, ne s'est pas construite en un jour. Il faut que j'arrange quelques affaires, ce qui demandera peu de temps, nous verrons ensuite. J'y avais bien pensé et je m'attendais à ton aimable invitation.

FRANÇOISE.

Et mé, j's'rons heureuse d'vous servir, mon bon M'sieur le Général, qu'a une figure si brave et un beau ruban rouge à sa boutonnière, ah ! oui, qu'je vous soignerons ben ma fé, vous pouvez ben venir !

*Le général sort.*

SOPHIE, à *Françoise*.

Françoise, au cas où le général se déciderait plus tôt, vous tiendrez prête la chambre du premier à droite afin que s'il avait besoin de se reposer, il n'ait pas à attendre. C'est compris, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE.

J'allons ben arranger ça.

LE GÉNÉRAL, *vient de rentrer et dit à Sophie :*

Chère enfant, je viens déjeuner, tu vas être contente, n'est-ce pas ? Lorsque nous aurons terminé le repas, nous causerons ; il faut que je liquide mes affaires de façon à ce que si je venais à manquer, tu ne sois pas inquiétée par qui que ce soit.

SOPHIE.

Pourquoi parler ainsi, mon bon père, vous me faites bien de la peine ; vous penserez à cela un autre jour dans un

moment plus propice, nous avons bien le temps certes. Faisons plutôt un tour de jardin, admirer les belles fleurs si variées que vous y avez fait planter ; ceci vous distraira et vous donnera meilleur appétit.

LE GÉNÉRAL.

Mon enfant, il est nécessaire de régler cette question de suite, surtout celle de ton adoption, ce n'est pas parce que l'on met ses affaires en règle une raison pour mourir de suite.

SOPHIE.

Eh bien, mon bon père, à votre volonté, il ne m'est pas permis de faire objection, je dois obéir, nous allons déjeuner de suite ; si vous le voulez dans le jardin, nous serons bien au milieu de ces plantes multicolores !

*Ils déjeunent vivement.*

*Le général monte ensuite dans sa chambre, s'assied dans un fauteuil aux abords de la fenêtre qui est très large et donne sur le devant ; il écrit.*

FRANÇOISE *lui tourne le dos et époussette.*

Me v'là donc au service d'un monde pas ordinaire, ma maîtresse la fille adoptive d'un général, c'qui n'est pas d'la p'tite bière, est ben gentille. Il faut qu'j'épouss'tions ben et qu'ce soit propre, très propre. Tous ces vieux grognards de militaires sont à cheval sur c'te question-là. Ah ! si j'n' frotions pas ben, j'sis ben certaine qu'mon maître dirait encore mille tonnerres, mille bombes et des cents Dieux donc ! Ah ! époussetons, époussetons, frottons, c'est le métier.

LE GÉNÉRAL, *toussant très fort, fait retourner Françoise de son côté et lui dit :*

C'est comme cela que tu me traites de vieux grognard, et qui donc t'a appris ce mot, tu n'as cependant pas porté Azor

sur ton dos, ni fait campagne toi ? Tâche d'être plus convenable à l'avenir ; pour cette fois je te pardonne, mais si tu recommences, je te flanquerai dehors de la même façon que Gaudinet, l'un des garçons de l'hôtel de France ; mille bombes !

*Il frappe fortement le parquet avec sa canne.*

FRANÇOISE, *effrayée laisse tomber son plumeau et dit :*

Oh ! M'sieur le général, vous m'faites peur, j'vous demandons excuse, j'n'vous avions point vu ni entendu, car si j'avions été certaine qu'vous soyez là, j'n'aurions certes pas prononcé ce mot. Mais j'y pensons ben qu'vous n' m'en voudriez pas, vous avez si bon cœur. J'vais ben épouss'ter et tout d'suite. (*Elle se remet à l'ouvrage.*)

SOPHIE, *vient près du général qui pour le moment souffre beaucoup de sa blessure et lui dit :*

Mon père, mon bon père, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? Je vois vos traits bien fatigués, ceci m'inquiète. Peut-être que le changement subi dans votre état normal provient du temps qui va se mettre à la pluie.

LE GÉNÉRAL.

Tu as raison, mon enfant, autant je suis bien lorsque le ciel est pur et que Phœbus n'est obscurci par aucun nuage, autant ma douleur s'accroît par les temps humides. Mais ceci ne durera qu'un moment, je le désire de tout cœur. Cependant si d'ici un instant il ne survenait pas d'amélioration je me ferais faire des frictions ou appeler un médecin.

SOPHIE.

Si vous le voulez bien, mon père, je vous ferai les frictions telles qu'elles vous seront ordonnées et quoique n'ayant

jamais été près d'un malade, soyez certain que je mettrai tout mon dévouement à vous soigner de mon mieux.

LE GÉNÉRAL.

C'est entendu, chère enfant, je ne doute pas un seul instant du dévouement que tu aurais pour me soigner, ma maladie n'étant pas difficile à traiter, tu y arriverais sans trop de peine. J'espère que d'ici peu je serai sur pied et en état de faire une contredanse lorsque j'irai dans une soirée très prochaine où tu voudras bien m'accompagner.

SOPHIE.

C'est cela même mon bon père, mais, si vous le voulez bien, je vais faire appeler un médecin ; de cette façon je serai plus tranquille pour vous-même ainsi que pour moi.

LE GÉNÉRAL.

Attends encore un peu, ma chère enfant, si mon état ne s'aggrave pas il serait inutile de déranger un médecin et je te dirai franchement que ces messieurs ne me sont nullement sympathiques, pas plus que les infirmiers qui sont d'un bête. Il faut en voir l'échantillon au régiment dans les infirmeries, ils vous donneront facilement une purge pour un lavement.

SOPHIE, *à part.*

Cela ne fait rien, je vais en faire venir un tout de même, son état s'aggrave. (*À son père.*) Mon père, si vous le voulez bien, Françoise va vous apporter un verre de ce vieux vin que vous aimez tant, ceci vous remettra.

LE GÉNÉRAL.

Tu as raison, ma fille, un bon verre de ce vieux vin de Chypre me redonnera du cœur et des jambes. Je me suis

toujours aperçu que, non seulement la bonne odeur de cet excellent vin, mais encore sa douce chaleur me ranimaient. Ta pensée ne peut donc être meilleure pour l'instant. Dis à la bonne d'aller en chercher de suite une bouteille à la cave dans le bon coin.

SOPHIE, *sonne Françoise qui vient d'un pas précipité et lui dit :*

Apportez immédiatement sur un plateau une bouteille de vin de Chypre, avec deux verres et quelques biscuits, vous entendez ?

FRANÇOISE, *d'un air hébété.*

Du vin de Chiffre Mam'selle, j'n'avons jamais entendu parler d'ça, et où trouver c'te marchandise, du vin de Chiffre, qu'est qu'c'est donc, ça doit être ben bon ?

SOPHIE.

Voyons, Françoise, je ne vous ai pas dit du vin de Chiffre, ce vin n'existe pas en effet, je vous ai demandé du vin de Chypre (*elle épèle C h y p r e*), comprenez-vous maintenant ? Vous trouverez les quelques bouteilles qui restent de ce vin dans la cave à droite en entrant. Vous verrez les étiquettes placées sur lesdites bouteilles, vous ne pouvez vous tromper, puisque ce sont les seules qui sont marquées. Allez bien vite, dépêchez-vous !

LE GÉNÉRAL, *épelant en faisant un effort.*

Du vin de C h y p r e, Chypre, mille bombes, vas-tu te dépêcher enfin !

FRANÇOISE *répond en s'en allant :*

Oui, oui, du vin de Chypre, j'y courons mon général !

*Elle revient avec le plateau chargé qu'elle pose sur la table.*

SOPHIE, *débouche la bouteille, verse, dit ensuite :*

Mon père, mon bon père, vous permettrez que je choque mon verre avec le vôtre, désirant que cette liqueur vermeille vous redonne la force et le courage dont vous avez donné tant de preuves en maintes et maintes occasions. Espérons que nous aurons encore bien longtemps le plaisir de trinquer à cette table entourés des merveilles qui sont sous nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Ma fille, ma chère enfant, ce que tu désires pour moi est bien, très bien même, je crois et je le vois que c'est ton cœur qui parle en toute sincérité ; mais à l'âge où je suis il est impossible que de tels souhaits s'accomplissent. Je sens bien que je suis très fatigué, que ma santé s'affaiblit chaque jour ; je ne me fais pas d'illusion, je crains bien de ne pas avoir le bonheur de rester près de toi bien longtemps !

SOPHIE, *l'embrassant de nouveau sur le front dit :*

Mon bon père, qu'est-ce que vous me dites-là ! Non, certes, vous ne nous quitterez pas de sitôt, maintenant que nous sommes là toutes les deux moi ainsi que Françoise pour vous soigner. Non, je ne veux pas que vous nous quittiez à jamais, non, je ne le veux pas !

LE GÉNÉRAL, *d'une voix faible.*

Chère enfant, je ne sais ce que j'ai, je ne me sens pas bien du tout, mes membres quoique nous soyons en été sont comme dans un bain de glace. Ensuite je ressens une oppression qui m'empêche de respirer, mon cœur est serré comme dans un étou, je me meurs, je... me... meurs !

SOPHIE.

Oh ! mon père, mon bon père ! (*Elle sonne Françoise et lui dit :*) Allez vite chercher un médecin, le plus près d'ici.

LE MÉDECIN *est arrivé près du général et lui dit :*

Mon général, ce n'est rien, vous en avez vu bien d'autres, prenez un bon verre que vous avez près de vous, cela va vous remettre. (*Se retournant vers Sophie il lui dit bien bas.*) Votre père est très mal, tout lui remonte au cœur, c'est fini ! Du courage, du courage !

LE GÉNÉRAL *meurt en tenant dans les siennes les mains de Sophie et celles du médecin et en disant d'une voix éteinte :*

Adieu mes enfants, adieu !

*Le rideau tombe.*

*Sophie reparait seule et en grand deuil dans la salle à manger au rez-de-chaussée, écrit à Nina ces mots :*

Chère Nina,

Je t'écris ces quelques lignes le cœur serré. Le général Bosquet qui, après le suicide d'Henri Schumann, m'avait adoptée, vient de mourir dans un âge avancé. Je suis donc, chère amie, bien peinée, bien seule, deux semblables pertes coup sur coup me font trop de peine et ma santé s'en trouve bien ébranlée. Je sens qu'il me sera bien difficile de rester seule et n'avoir pas âme qui vive pour me donner quelques paroles de consolation. Si tu voulais m'être agréable, tu serais bien gentille de venir passer quelque temps près de moi. J'ai où te recevoir, tu verrais la ville de Bruxelles qui est assez

jolie. Je compte sur toi, chère Nina, viens de suite, je t'attends !

Ton amie d'enfance  
Sophie.

*Elle sonne Françoise et lui dit :*

Dépêche-toi d'aller me jeter cette lettre à la grande poste, il faut qu'elle parte de suite !

FRANÇOISE.

Ben, Mams' elle, j'y courons !

*Dans sa précipitation elle manque de se flanquer par terre.*

SOPHIE, *seule.*

Qu'elle est donc maladroite, cette Françoise ; elle est bonne fille au fond, mais étourdie ! Me voici donc encore une fois seule, bien seule, de quelles circonstances fâcheuses ma vie est-elle donc entourée ? Moi si jeune encore, mes parents, mon Henri, mon bon second père, et ma pauvre tante, qui sait si elle aussi n'a pas quitté ce monde. (*Elle essuie un pleur.*) Il me semblerait qu'un mauvais génie me suit pas à pas et que je ne dois avoir jamais le bonheur d'une affection durable, le plus grand de tous les biens. Car si nous n'aimons pas, pour-quoi vivre ? Est-ce que le cœur de la femme surtout n'est pas fait pour prouver ce doux sentiment d'amour qui lui permet de consoler ceux qui l'entourent et en qui elle aura mis toute sa confiance et qu'elle comblera de tendresse ? Oui ! c'est trop souffrir, oui. Mais il ne faut pas que je me laisse abattre, je vais me réarmer de courage comme me l'a si bien dit mon bon général afin de continuer plus facilement la lutte de l'existence ; il est possible que d'ici peu j'aie à supporter de nouveau des événements de ce genre !

*Françoise accourt, remet une lettre à sa maîtresse.  
Sophie voyant l'adresse dit :*

Que signifie ceci, une lettre venant de Saint-Pétersbourg. (*L'ouvrant.*) C'est de Nina, ma chère Nina, quel bonheur dans pareille circonstance ; l'on dirait qu'elle pressentait mon malheur ; c'est une grande consolation ! Ma chère Nina, il est probable que je vais bientôt la revoir ! (*Elle lit :*)

Ma chère Sophie,

Je t'envoie cette missive que j'avais commencée avant d'avoir reçu la tienne. Tu vas être bien surprise de la nouvelle que je vais t'apprendre, et à laquelle il est probable que tu n'ajouteras pas foi, d'après ce que tu m'as écrit. Henri, que tu crois mort, ton Henri qui paraissait tant t'aimer, est marié ici avec une personne très riche ; si toutefois ce n'est pas lui, c'est quelqu'un qui lui ressemble en tout point, portant le même nom, employé de banque comme lui et dans la même maison ! J'ai hâte de te voir, chère Sophie, d'avoir des explications sur ce point. Malheureusement il m'est impossible d'aller en ce moment à Bruxelles, viens plutôt toi, cela te changera, te distraira. Nous causerons, nous devons avoir beaucoup de choses à nous dire. Viens, j'attends ton heureuse arrivée. Ton amie sincère

Nina.

*SOPHIE chancelante dit :*

Est-il possible ! Non !... je... ne... puis et ne veux croire à un tel forfait de la part d'Henri !... Lui... marié..., à une femme riche, le traître, le fourbe, l'imposteur. Ah ! je n'y... tiens plus, je ne sais si je dois croire une telle infamie, Nina ne peut se tromper. Oui, je partirai, j'irai, je la verrai cette femme, lui aussi. (*Avec plus d'énergie.*) Oui, j'irai, je me vengerai de ce hideux personnage, je me vengerai ! (*Elle sonne Françoise.*)

FRANÇOISE.

Qu'y a-t-il pour vot' service, Mams' elle ?

SOPHIE.

Préparez de suite mes malles, je pars dans une heure pour Saint-Pétersbourg.

FRANÇOISE.

Ben Mams' elle, j'allons nous dépêcher, j'f'rons vite. (*À part.*) Et dire, fè du bon Dieu, qu'y a pas moyen d'être vingt-quatre heures tranquille ici. Qué bonheur, ma maîtresse part ; j'vais t'y pouvoir m'en donner du repos.

*SOPHIE, envoie un télégramme à Nina et dit :*

Oui, j'y suis décidée, je vais y aller à Saint-Pétersbourg ; de cette façon je me rendrai compte, je verrai de mes yeux si cet Henri dont me parle Nina est bien mon Henri qui m'avait juré un amour éternel. Pour moi, tout ceci devient comme un rêve affreux et inexplicable. Il m'est impossible de croire qu'un homme ait assez d'audace pour jouer de cette façon avec la mort, je ne pourrai admettre que ce même homme ait agi de la sorte pour délaisser une jeune fille de qui il a abusé, à qui il avait juré un amour éternel et qu'elle serait sa femme. Non, ceci est impossible, je ne puis croire et ne veux ajouter foi à ce que m'écrit Anna, non, Henri est incapable d'une action de ce genre. Du reste, pourquoi me perdre en conjectures, puisque je pars bientôt ; je me rendrai compte du fait. Si c'est bien lui, qu'il prenne garde, car je me vengerai, oui, je me vengerai, il sera puni comme il le mérite.

*SOPHIE sonne Françoise qui a porté le télégramme à la poste et lui dit :*

Dépêchez-vous, Françoise, de terminer les préparatifs de départ, l'heure approche !

*Seule* : Que je vais donc être heureuse de revoir ma patrie, les lieux où je naquis, où je fus bercée, ma bonne tante qui, depuis notre départ de Saint-Pétersbourg, doit être dans un ennui et des angoisses continuelles, Nina si anxieuse de me revoir pour tant de motifs. S'il est bien vrai qu'Henri ait agi de cette façon si odieuse envers moi, m'ayant arraché à l'affection de ma seconde mère pour laquelle cette fuite furtive aura été un coup mortel, la vengeance deviendra un devoir.

FRANÇOISE.

Mams'elle, vos malles sont prêtes, vous pourrez partir quand vous voudrez.

SOPHIE.

Mais est-ce que tu penses rester ici, et quoi faire ! Dépêche-toi de préparer ta malle aussi, je te donne un quart d'heure. Tu n'aurais même pas dû attendre que je te le dise ; fais vite et sois prête sans retard.

FRANÇOISE, *à part*.

En v'là encore d'une autre, mé qui comptions tant m'en donner et m'reposer, ah ben oui, y a ben mèche. Oh ! les pauv' bonnes, les pauv' bonnes ! (*Elle sort.*)

SOPHIE, *seule*.

Plus que vingt minutes avant notre départ, je voudrais déjà être dans ce train qui va me transporter en fendant l'espace de sa vitesse courroucée dans mon cher pays. J'ai hâte d'arriver, que vais-je encore apprendre, que va-t-il se passer ? Dans quelle anxiété suis-je, mais ayons du courage, il m'en faudra encore beaucoup, je le prévois !

FRANÇOISE, *accourant*.

Mam'selle, j'sommes prête. Qué bonheur d'aller voir ce beau pays de la Russie ; il paraît qu'c'est ben beau, c'te pays-là, il y a des loups, des ours blancs, et ben des tas de neige.

SOPHIE.

Nous causerons plus tard, voici l'heure qui s'avance ; va chercher une voiture de place et fais charger nos malles.

*Françoise sort, revient avec la voiture, fait charger ; elle prévient Sophie et toutes les deux montent en voiture, elles partent.*

## Cinquième acte

*La scène représente une chambre de l'Hôtel de Londres à Saint-Pétersbourg où Sophie est descendue. La neige tombe, couvre le sol ainsi que les toits.*

SOPHIE, dans un fauteuil.

Me voici donc enfin arrivée, nul ne peut penser ce que je souffre, et vraiment il faut comme me l'a si bien recommandé mon brave et second père le général Bosquet, en avoir du courage dans l'existence. Cette chère Nina qui espère malgré tout me voir gaie, heureuse comme d'antan, va être bien désappointée. Il m'est certainement impossible d'être ce que j'étais quand j'ai le cœur brisé, le corps abattu sans énergie. Où sont, hélas ! ces moments si doux où nous disions, Nina et moi, que les jeunes filles voyaient l'avenir plein de charmes. Elle ainsi que moi ne savaient pas, cependant elle m'avait fait ainsi que ma bonne tante des réflexions justes au sujet de cet amour aveugle qui était venu comme un poison troubler mes sens. Je ne voulus pas écouter, ce n'est donc qu'à moi seule que je dois m'en prendre ! Malgré la jolie somme de 80 000 francs que le général m'a léguée, et dont je lui dois une reconnaissance éternelle, je ne puis être heureuse maintenant. Ma vie est désormais consacrée à la souffrance et au devoir que j'ai à remplir, car s'il est vrai que ce lâche d'Henri m'ait trompée de la sorte, ce que je ne tarderai pas à savoir, il faut pour l'honneur de ma famille que je le traite comme il le mérite. En attendant, pour réparer un peu mes forces, je vais me faire apporter un peu de réconfortant, je me sens besoin. *(Elle sonne.)*

FRANÇOISE, lui apporte un potage accompagné d'un bon verre de vin de Bordeaux et lui dit :

Mams'elle voici quéqu'chose qui va vous r'mette l'estoma. *(À part.)* Saprelotte, j'allons en prendre un aussi de ce bon bouillon.

SOPHIE.

Vous allez me préparer mes effets de grand deuil, je vais sortir dans un instant, ayant quelques visites à faire ; cela vous donnera la facilité de mettre un peu d'ordre dans cette chambre. Ensuite, dans quelques secondes, vous irez me commander un traîneau.

FRANÇOISE.

C'est ben, Mams'elle, mais y a quéqu'chose qu'je n'comprendons pas du tout. Vous m'avez ordonné, j'crois, d'vous chercher un traîneau, j'ignorons qu'est qu'ça peut ben être, n'ayant jamais vu de machine pour traîner l'eau. J'voudrions ben savouaire quoi qu'c'est qu'c't'affaire-là.

*Sophie sonne la domestique de l'hôtel qui accourt.*

Qu'y a-t-il, Madame, pour votre service ?

SOPHIE.

Veillez me chercher de suite un traîneau dans la remise avec filets noirs.

*Quelques secondes après, le traîneau arrive.*

FRANÇOISE l'apercevant, s'écrie :

C'est donc ça un traîneau, c'est ma fé ben joli, et j'voudrions ben nous prom'ner là d'dans ; ça doit être ben drôle !

SOPHIE, *finit sa toilette, prête à partir, elle dit :*

Allons, il faut que je me retrempe de courage pour les dures épreuves que j'ai à traverser, pressentant qu'elles seront loin d'être agréables. Je vais d'abord commencer par faire une visite au tombeau de mes ancêtres, leur demander pardon d'avoir aimé et de la faute que j'ai commise en m'adonnant à cet homme. Ensuite j'irai voir ma bonne tante ainsi que Nina, qui, toutes les deux, seront bien heureuses de me serrer contre leur cœur.

*(Elle part.)*

*Le rideau tombe.*

#### TABLEAU

*Vue du cimetière de Saint-Pétersbourg. On voit Sophie arriver en traîneau, puis se diriger vers le tombeau, s'y arrêter et dire :*

Mes chers et bons parents, vous voyez devant vous votre fille accablée sous le poids des chagrins, qui vient vous supplier de lui accorder votre pardon. Elle a déjà bien souffert, trop souffert même pour son jeune âge; son expérience dans les phases si diverses de la vie n'étant pas approfondie! Malheureusement cette enfant éplorée qui aurait dû se souvenir que sa famille entière avait toujours marché dans le chemin de l'honneur et de la loyauté a cru, a même eu une entière confiance, dans les paroles mensongères d'un jeune homme qui disait vouloir l'épouser. Aujourd'hui, elle voit et comprend la faute énorme qu'elle a commise en l'écoutant, d'avoir faibli au nom de cet amour si vrai qu'elle ressentait pour lui qui en était si indigne. Ah! pardonnez-lui, de grâce, pardonnez-lui! à votre pauvre fille déjà si malheureuse, elle vous en supplie à genoux (*elle se met à genoux*), pardonnez-lui!

*Elle se relève d'un bond, recule un peu et s'écrie :*

Oh! mon Dieu, que vois-je? cette épitaphe sous les autres, celle de ma bonne tante! Elle! aussi... morte! Ah!... c'en... est trop, non... ce n'est... pas... pas... pos... si...b...le.

*Elle chancelé et tombe sans connaissance. Un gardien l'ayant aperçue arrive à la hâte, lui donne des secours. Sophie revient à elle; on la reconduit au traîneau, elle se rend chez son amie Nina.*

*Le rideau tombe.*

#### TABLEAU

*La scène représente un salon style Louis XVI. Nina est au piano jouant un quadrille.*

FÈDORA, *la bonne, entre et dit à Nina :*

Mams' elle pardon si j'vous dérange, c'est ben dommage, le morceau qu'vous jouez là est si gai, si joli. Il y a à la porte une dame tout en noir qui désire vous parler. Elle a la mine ben triste, ma fé.

NINA *à sa bonne.*

Faites entrer de suite, vous n'auriez pas dû la faire attendre.

SOPHIE *entre, se jette au cou de Nina, l'embrasse avec effusion, lui dit ensuite :*

Quelle satisfaction pour moi, chère amie, de te revoir après trois ans d'absence, trois ans de douleurs, de souffrances morales et physiques. Au bonheur je ne crois plus et n'y dois plus croire, pour moi c'est un vain mot. Ce que j'ai enduré, il

m'est impossible en ce moment de te le décrire, étant encore sous le coup d'une impression terrible.

NINA.

Moi aussi, chère Sophie, je suis bien aise de te voir. Malgré tout je pense que tu as fait un bon voyage. Malheureusement tu arrives ici par un temps affreux, la neige y tombe depuis plusieurs jours, en grande quantité, il fait très froid. Tu seras obligée de te rhabituer au climat. Comme tu dois, chère amie, avoir besoin de repos et de tranquillité d'esprit, ta santé, comme tu le disais tout à l'heure étant bien ébranlée après tant de malheurs qui se sont déchaînés sur toi coup sur coup. Oh ! chère Sophie, que je te plains !

SOPHIE.

Tu as raison, chère Nina, je suis très abattue, si jeune et avoir déjà tant lutté ; je me demande ce que peut me réserver l'avenir. Cependant ce n'est pas l'heure de me laisser aller ; cette épreuve qu'il me faut encore supporter sera bien dure pour moi, tu dois le comprendre facilement. La nouvelle de la mort de ma tante à laquelle je ne m'attendais nullement a été le comble de mes douleurs ! Je ne dois donc pas reculer devant le serment que j'ai fait de me venger de mon séducteur sur les cendres de mes ancêtres. Ma tâche n'est donc pas encore finie !

NINA.

Sophie, ma chère Sophie, tu ne faibliras pas, d'abord je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te remonter le moral ; ensuite, lorsque tu auras vu par toi-même la preuve palpable de ce que je t'ai avancé au sujet de cet homme et que cet Henri est bien le même que celui en qui tu avais mis toute ta confiance, à qui tu avais donné tout ton amour, cet abattement général disparaîtra. Une nouvelle force te reviendra pour

accomplir la vengeance si noble et si digne de toi, ce qui ne sera que justice. Tu souffres et tu as trop souffert, oui, trop souffert !

SOPHIE.

Ce que tu viens de me dire, chère Nina, me retrempe et cette vengeance mûrit dans mon cerveau. Il faudra que je le voie, que je lui parle même et je me demande comment faire ? Il est donc nécessaire, et ceci le plus tôt possible, que je m'assure de ce que tu m'as affirmé.

NINA.

Ce que tu demandes, chère amie, est moins difficile que tu le crois, à trois heures aujourd'hui même tu pourras le voir. Tous les jours il va faire une promenade en compagnie de sa femme au Perspectiwenierski dans un traîneau magnifique.

SOPHIE.

C'est entendu, chère Nina, nous allons, si tu le veux, y partir de suite. Il est trois heures moins un quart, j'ai hâte de me rendre compte, de bien voir si cet homme dont tu m'as parlé, cet Henri en un mot, est bien le même que celui en qui j'avais fondé toutes mes espérances. Rien que d'y penser, je sens un frisson parcourir tout mon être ; je ne demande qu'une seule chose, c'est de conserver mon sang-froid jusqu'à l'heure du châtement. (*D'une façon implorante.*) Oh Henri ! Que ce ne soit pas toi que je voie, je t'en conjure ; car je t'ai juré une haine éternelle ; malheur, malheur à toi ! (*A Nina, d'une voix plus douce.*) Allons, chère amie, montons en traîneau, voici l'heure arrivée ! partons ! partons !

*Le rideau tombe.*

*La scène représente le Perspectiwenierski, avenue dans le genre de celle de l'Opéra à Paris, où l'on voit l'hiver à 3 heures une quantité de promeneurs en traîneau. Un gendarme à cheval se place au milieu pour l'ordre.*

*Un vieux soldat de la République décoré, resté en Russie, courbé par les ans, se promène en attendant un jeune officier de marine russe qui lui a donné rendez-vous. Il dit :*

Que diable, cette journée hivernale me rappelle cette fameuse campagne où Bonaparte nous fit traverser la Bérésina. Il n'y faisait pas bon ce jour-là. L'infanterie russe dont la valeur et l'énergie ne sont pas à contester nous en fit voir des dures. Mais ne parlons plus de cela, pensons maintenant qu'il est l'heure d'aller prendre son thé, cela va me réchauffer et me mettre l'estomac en bonne disposition pour dîner dans deux heures. Un jeune officier de marine russe que j'ai rencontré par hasard hier, et qui désire ardemment faire connaissance avec moi, m'a donné rendez-vous ici aujourd'hui. Je pense qu'il ne va pas tarder, ce que je demande, la température sibérienne ne permet pas de faire la pose ainsi trop longtemps, et puis l'on n'est plus jeune. (*Regardant à droite et à gauche.*) Le voici, je crois, j'aperçois un uniforme à quelques mètres de distance ; oui, c'est bien lui, je n'en suis pas fâché.

*L'OFFICIER arrivant, tend la main au vieux soldat et lui dit :*

Salut ! mon vieux brave ! je t'ai fait attendre, ce qui est loin d'être une faction agréable pour toi par ce temps de neige. Malgré que je connaisse la valeur du soldat français, à ton âge l'on aime mieux être auprès d'une bonne table, d'un bon feu et d'une compagne bonne vieille qui vous dorlote, qui vous soigne comme un poulet. N'est-ce pas que je dis la vérité, mon brave ami. Tu me permets de te donner ce titre ?

LE VIEUX SOLDAT.

Comment refuserais-je un tel honneur, tous les hommes de cœur sont mes amis et je pense, rien qu'à voir votre physionomie franche et ouverte, votre démarche hardie, que vous en avez du cœur. Aussi je suis bien certain que vous arriverez à avoir les épaulettes d'amiral, ne doutant nullement que vous ne fassiez votre devoir, ce devoir si grand et si noble du patriotisme qui consiste à défendre son drapeau, à le couvrir de gloire, et surtout à ne pas le laisser tomber aux mains de l'ennemi ! Vous êtes jeune, bien jeune encore, et l'avenir vous sourit !

L'OFFICIER RUSSE.

Combien avais-je raison de désirer faire ta connaissance, tes paroles me font une impression telle que je voudrais être sur le pont de mon navire, à la tête de mon équipage, dans un passage difficile arrivant à enlever les positions de l'ennemi et le réduire à l'impossibilité de continuer la lutte. Du reste, bientôt je pourrai donner les preuves de mon courage au tzar, à la patrie. Nous sommes en ce moment, tu ne l'ignores peut-être pas, en train d'armer le navire tout prêt à partir, une campagne lointaine et assez périlleuse étant décidée. D'ici deux jours nous serons en route !

LE VIEUX SOLDAT.

Eh bien, je désire, cher ami, que tu accomplisses des prodiges de valeur dont je n'ai même aucun doute ! Tu voudras bien me donner de tes nouvelles très exactement. Je serai si heureux de savoir que tu te distingues, qu'il ne t'arrive rien et que tu reviennes de cette campagne avec les épaulettes de commandant de vaisseau. Si l'on pouvait y ajouter la décoration de la croix de fer, cela serait mon idée !

L'OFFICIER RUSSE.

Tu peux, mon vieux brave, compter sur mon dévouement, je prends bonne note de tes paroles, mais il fait bien

froid ici ; depuis que nous causons, la chaleur nous a vraiment fait défaut. Si tu veux bien accepter de prendre le thé avec moi, je te l'offre de grand cœur ! Rendons-nous au café le plus proche.

LE VIEUX SOLDAT.

Accepté, et que nos verres se choquent en signe d'une amitié éternelle ! (*Ils s'en vont bras dessous bras dessus.*)

*Tout à coup l'on entend un cri dans la partie des promeneurs en traîneau ; l'on se rassemble autour d'un ; le rideau tombe.*

#### TABLEAU

*La scène représente un salon style Louis XVI. Nina ainsi que Sophie sont assises près d'un foyer ardent.*

NINA.

Eh bien, chère amie, es-tu remise de cette cruelle impression que tu as reçue tantôt ; pauvre Sophie, que je te plains donc, tu es, certes, bien malheureuse. Embrasse-moi, ma bonne amie ; que pourrai-je donc faire pour toi ?

SOPHIE.

Je vais mieux, et sans les sels que tu avais heureusement eu la précaution de prendre et que tu me fis respirer au moment critique, je me trouvais encore mal ! Vraiment je ne suis pas forte. Ce traîneau attelé de deux superbes chevaux était bien le sien, je l'ai reconnu, oui reconnu, le lâche, le parjure et dire que nous nous sommes presque touchés. Ah ! je ne puis plus nier maintenant et ne dois pas voir de doute. Je n'ai donc plus qu'à poursuivre mon but de vengeance, je

pense que tu m'aideras à remplir cette tâche, ayant besoin de tout mon courage.

NINA.

Oui, il faut que tu en aies du courage, afin de ne pas faiblir. Chasse surtout de ton cœur les bonnes pensées que tu pourrais encore avoir pour lui. Tu n'as plus qu'à décider pour l'instant le moyen de vengeance que tu emploieras contre lui, il faut qu'il soit terrible ! Tout ce que je te souhaite maintenant, c'est que tu conserves ton sang-froid ainsi que ta volonté d'action.

SOPHIE.

Ta raison, Nina, est juste, mais quel moyen emploierai-je pour le trouver, afin de pouvoir lui parler en tête à tête, seuls, sans témoins, et de façon à ce qu'il ne puisse me reconnaître.

NINA.

Tu crois que la chose est difficile, chère Sophie, eh bien non. Demain soir a lieu le bal masqué au Cercle des Nobles à Saint-Pétersbourg où tu n'es pas connue. Malheureusement il serait trop tard pour que tu puisses avoir une carte, mais sois tranquille, je vais te prêter la mienne. De cette façon, tu pourras te rendre à cette soirée, lui fixer une heure de rendez-vous, et une distinction de cocarde pour vous retrouver.

SOPHIE.

Je te remercie, ton idée est ingénieuse et je la mettrai à profit. Je te prierai donc Nina de vouloir bien, afin qu'il ne reconnaisse pas mon écriture, tracer de ta main la lettre que je vais lui expédier et dans laquelle je lui donnerai rendez-vous.

NINA.

Parfaitement, chère amie, je suis à tes ordres.

*Elle s'approche d'une table, écrit en ces termes :*

Monsieur,

Excusez-moi de vous adresser ces quelques lignes pour vous prier de venir demain soir au bal du Cercle des Nobles. Je m'y trouverai à minuit juste, à côté du portrait de l'Empereur Nicolas I<sup>er</sup>. J'aurai un domino noir ainsi qu'une cocarde pareille à celle que je vous envoie. J'arrive de Bruxelles où j'ai assisté aux derniers moments de Sophie qui vous a tant aimé. J'ai beaucoup de choses à vous dire ainsi que des papiers à vous remettre, dont je suis possesseur et qui pour vous peuvent être compromettants. Donc à demain soir minuit.

Domino noir.

SOPHIE.

C'est très bien, chère amie ! Lorsque nous nous serons rencontrés, nous pourrons simplement avoir quelques explications ensemble, n'ayant pas l'intention d'accomplir ma vengeance en plein bal. Je ne voudrais en aucune façon troubler la jolie fête à laquelle va prendre part un monde si élégant. Je désirerais, si toutefois tu voulais bien me le permettre, lui donner rendez-vous ici, afin que, comme tu l'as connu, il fût confondu devant toi. De cette façon j'aurai plus de courage.

NINA.

C'est de grand cœur que je t'accorde cette autorisation. Ceci tombe à merveille, ayant l'intention demain soir de faire une petite réception. À cette occasion je t'annonce la visite d'un jeune homme que tu as très peu connu et qui occupe aujourd'hui une certaine position dans l'armée. Ce jeune homme qui, je crois, est aujourd'hui lieutenant de vaisseau, est celui avec lequel ta pauvre tante désirait tant te marier. Vois-tu maintenant, chère Sophie, si tu dois avoir regret de

t'être opposée à ce projet si louable. S'il vient comme il est tout probable tu seras aimable avec lui, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Merci, merci, mon amie, je n'attendais pas moins de ta générosité. Sois même certaine que je verrai avec plaisir ce jeune officier auquel j'ai refusé ma main. Cependant la sienne était plus digne de la mienne que celle de cet infâme Henri. S'il vient, comme tu le penses, ce soir, j'en serai d'autant plus heureuse qu'il verra, comprendra en peu de mots tout ce qui s'est passé et m'aidera peut-être à venger l'honneur de mes ancêtres. Mais, je n'oserai jamais lui adresser la parole, lui raconter point à point ma si triste existence, hélas !

NINA.

Ne t'inquiète de rien, peut-être vais-je le voir avant ; s'il en est ainsi j'en profiterai pour le préparer sur ce sujet. Il a le cœur noble et large, il comprendra facilement une faiblesse causée par l'inexpérience d'une jeune fille bien élevée, et s'étant laissée prendre par les paroles séduisantes et mensongères d'un jeune homme que tu as aimé à tort. Peut-être prendra-t-il sur lui-même en souvenir de l'amour qu'il a eu pour toi, car il t'aime, lui, je le sais, de te venger comme tu le mérites.

SOPHIE.

Que tu es donc bonne, ma Nina ; je désire en tout point que ce que tu m'annonces se réalise ; fais donc comme bon te semblera, je te laisse entière liberté.

NINA.

Merci de ta confiance, ma Sophie, ne crains rien, je mettrai tout mon dévouement à ta cause si juste et si intéres-

sante. Je tiendrai la promesse que je t'ai faite d'aider à ta vengeance par tous les moyens possibles.

#### TABLEAU

*La scène représente un salon luxueux où Henri se repose dans un fauteuil, fumant un « Londrès ». Son domestique nommé Bazille rentre en disant :*

J'vous d'mandons ben pardon, M'sieur, d'êt'rentré ainsi, dans vot' appartement, j'ons cru qu'vous m'avez sonné. D'abord j'n'pouvions point vous donner c'que j'avons reçu pour vous en présence d'autre. Vot' femme n'est pas là surtout. Ah ! c'est mystère, mystère ! Une lettre avec une boîte pleine d'odeur ! du muffe j'croyons ben, ah ! mais qu'ça sent donc bon ! qu'ça sent donc bon !

HENRI.

Du musc, imbécile, quand sauras-tu donc parler ? Allons donne-moi bien vite ce paquet, place-toi près de cette porte et fais la faction sérieusement hein ! ma femme pourrait me surprendre. Ces objets ne peuvent venir que d'une de mes anciennes, quelque danseuse me donnant un rendez-vous comme au temps où j'étais garçon. Mais qu'elles aillent au pôle nord si elles veulent, maintenant, c'est fini de rire.

BAZILLE.

J'avons compris, M'sieur ; j'vas m'planter comme un I, là, près d'c'te porte et quand c'est qu'j'apercevrons Madame, j'tousserons très fort comm'si qu'j'avions un gros rhume, tenez comm'ça. *(Il tousse très fort.)*

HENRI.

Très bien, tu n'es pas si bête que je pensais, allons, mets-toi à ton poste et attention ! Ouvre les yeux surtout !

BAZILLE.

J'y courons, M'sieur ! J'y courons !

HENRI *lit vivement la lettre, pâlit et dit à Bazille :*

Bazille, allez-vous-en, je n'ai plus besoin de vous.

BAZILLE, *à part.*

Mais quoi donc qu'il a, qué figure, en v'là une ben drôle de chose, la girouette a mal viré, on dirait un mort dans son cercueil. Ah ! il n'est pas beau comm' ça le patron, y n'fera pas bon rire aujourd'hui, qu'y a-t-il mais qu'y a-t-il ? Si j'y demandions. *(Se retournant vers Henri.)* Mais, dites-moi donc, patron...

HENRI.

Est-ce que tu as bientôt fini, qu'est-ce que tu veux, est-ce que j'ai besoin de tes réflexions ? Je t'ai déjà dit de t'en aller ! Sors d'ici, te dis-je, sacripant !

BAZILLE *sort en courant et dit :*

Ah ben ! j'm'en y vais, bonsoir M'sieur le patron, bonsoir, portez-vous ben !

HENRI, *seul.*

C'est décidé, je vais y aller à ce bal, je veux voir cette femme qui me donne un rendez-vous dans de telles conditions ! Cette Sophie lui aura tout raconté, puisqu'elle vient directement de sa part. Pour moi je me serais bien passé d'un

messager de ce genre ; il est loin d'être agréable. À minuit je serai exact au rendez-vous, j'aurai agi en galant homme. Puisqu'elle est morte cette petiotte pourquoi venir m'ennuyer sur ce chapitre. Drôle de soirée que je vais passer ! Enfin il faut y aller. (*Il sonne Bazille*).

BAZILLE, *d'un pas précipité*.

Qu'y a-t-il, que désire Monsieur ?

HENRI.

Prépare-moi mes effets de soirée. Ensuite tu t'arrangeras de façon à ce que le traîneau soit prêt pour minuit moins un quart. Tu as entendu, n'est-ce pas, mal tourné, surtout n'oublie pas.

BAZILLE.

Très ben, M'sieur, j'allons exécuter vos ordres et tout d'suite. (*À part.*) Comment qu' c'est donc qui m'a appelé l'patron, mal tourné ! mal tourné ! ah ! mais j'n' sommes pas un morceau de bois pour qu'y m'nomme de c'te façon. Qué mouche qu'y a piqué le nazeau, j'lons jamais vu comm' ça le patron. C'est un' ancienne qui doit lui en vouloir. Ah ! qu'j'aurions ben voulu savoir c'qu'y a dans c'te lettre.

HENRI.

Est-ce que tu n'as pas bientôt fini de radoter de la sorte, tout seul comme une vieille bonne femme, espèce de nigaud. Dépêche-toi d'obéir car je t'assure que si tu continues à raisonner, je vais te flanquer à la porte et je t'assure que ce ne sera pas long. (*Il s'approche de Bazille, le jette hors de l'appartement en lui donnant un coup de pied dans le postérieur. Bazille sort, portant la main sur l'endroit touché en boitant et criant :*

Oh là là, oh oh là là !.

*Le rideau tombe.*

*La scène représente la salle des fêtes du Cercle des Nobles à Saint-Pétersbourg, dans laquelle l'on doit voir le portrait du tzar Nicolas I<sup>er</sup>, endroit où Sophie a fixé le rendez-vous à Henri.*

HENRI *seul dit :*

Enfin, me voici donc arrivé dans cette salle qui est splendide, et ce n'est pas sans peine, car avant de venir je me suis fait des réflexions de toutes sortes, j'ai lutté contre ma volonté. Ce fameux domino m'intrigue, quoique très embarrassé, je voudrais déjà l'avoir vu et que ce pourparler soit terminé. Mais, j'y pense, il ne faut pas que j'oublie l'endroit fixé du rendez-vous ; c'est près du portrait du tzar Nicolas I<sup>er</sup>. Je l'aperçois, là tout près. Ce monarque, s'il était vivant, serait le seul témoin de ce qui se passera dans un instant entre cette étrangère et moi. Probablement qu'elle ne tardera pas d'arriver. J'entends des pas précipités, l'on vient. (*S'étant retourné et ayant aperçu Sophie, il dit :*) Prenons place à l'endroit désigné.

SOPHIE

*rentre dans la salle, se dirige de même ; pour changer sa voix, elle met la moitié d'une noisette dans sa bouche et dit :*

Bonsoir, Monsieur, et merci de votre exactitude, c'est bien à vous d'être venu ; vous avez agi en galant homme.

HENRI.

D'après la lettre que j'ai reçue, lettre qui a été pour moi une grande surprise, je n'avais qu'un devoir à remplir, celui d'être exact au rendez-vous comme je l'ai fait.

SOPHIE, *indique un siège à gauche de la salle et dit* :

Vous voudrez bien, Monsieur, vous asseoir ici, de façon à ce que nous ne gênions pas les danseurs, puis nous allons causer. Nous trancherons la question vivement, étant encore très fatiguée de mon voyage, je désire me retirer de suite.

HENRI.

Il est certain, Madame, que cet endroit était le plus propice pour avoir l'explication dont il s'agit. Avant tout je désirerais que vous soyez assez aimable, étant très intrigué, de me dire ce que signifient les nuances si diverses de nos cocardes. De toutes les personnes que j'ai rencontrées ici, aucune n'a les semblables. Ceci en fait l'originalité et le charme. Voudriez-vous, étant anxieux de savoir ce que ces couleurs signifient, me le dire ?

SOPHIE.

Oh ! Monsieur, ceci est très simple et vous allez comprendre facilement je crois. Voici donc : le blanc veut dire innocence, le jaune infidélité et le noir la mort.

HENRI, *d'une figure sombre dit* :

Pourquoi, Madame, avez-vous choisi de telles couleurs. Cependant vous m'avez l'air très distinguée, vous devez être bien belle. Ces cocardes m'intriguent énormément. Voudriez-vous enfin me donner le motif pour lequel elles sont ainsi ?

SOPHIE.

Monsieur, veuillez bien m'écouter, je commence. Cette jeune fille de la part de qui je viens et qui m'a chargé d'une si pénible mission, vous l'avez indignement trompée, elle était innocente, n'est-ce pas ? Vous vous êtes marié ensuite, ce qu'elle n'ignorait nullement, vous lui avez donc été infidèle.

Ensuite, elle est morte dans un dénuement complet, vous devez donc en porter le deuil. J'espère, Monsieur, que vous avez dû comprendre, ceci doit vous suffire.

HENRI.

Madame, qui que vous soyez, je vous prierai d'être moins sévère, pourquoi êtes-vous venue troubler ainsi une si jolie fête ; vous avez le malheur d'être pour moi un très mauvais messenger ; vous me surprenez de plus en plus.

SOPHIE.

Mais, Monsieur, il est vrai que la mission que je suis chargée de remplir est loin de vous être agréable, cela se comprend. Quoique ceci vous ennuie, j'ai encore beaucoup d'autres choses à vous dire. J'ai en outre la mission de vous remettre un objet de sa part (*elle ôte de son doigt la bague d'opale*). Cette bague d'opale dont vous ne devez pas avoir perdu le souvenir, puisque c'est le premier cadeau que vous lui avez fait comme gage de l'amour que vous aviez soi-disant pour elle, je dois vous la rendre. Cette bague lui a porté malheur, beaucoup trop même. C'est à son lit de mort même que cette pauvre Sophie m'a chargée de cette commission, reprenez-la, Monsieur !

HENRI, *se levant vivement*.

Madame, c'en est trop, je ne puis en entendre plus long ; achevez vivement !

SOPHIE, *se lève aussi*.

Oh ! mais, Monsieur, prenez encore un peu de patience, vous en avez bien eu pour arriver à ce que vous vouliez avec cette pauvre Sophie, vous devez en avoir de même pour m'entendre moi, son reporter fidèle ; ma tâche est sacrée, il faut la remplir jusqu'au bout. Je continue donc ! Sophie qui avait mis

en vous toutes ses espérances est morte dans une misère noire, abandonnée. Lui aviez-vous, en la quittant, assuré des moyens d'existence ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, que lui restait-il à faire, ne connaissant aucun métier ; de se livrer, de laisser souiller ce corps si beau et si pur, ou qu'elle mourût de faim. Eh bien, c'est ce qu'elle a préféré, vous croyant vous-même bien mort, puisqu'elle porta le deuil, jusqu'au dernier jour !

HENRI, *exaspéré.*

Madame, je vous en supplie, je vous en conjure, terminez votre conversation ; j'ai besoin de m'étourdir dans cette fête afin de ne plus penser à de si mauvais souvenir. *(Il fait un mouvement comme pour s'en aller du côté des danseurs qui commencent à être en grand nombre.)*

SOPHIE *lui dit d'un ton très sec :*

Mais, Monsieur, je n'ai pas encore terminé, mais puisque vous ne voulez plus m'écouter et que malgré de telles preuves accablantes de votre ingratitude vous voulez prendre part à la fête, libre à vous. Pour moi je prends congé de vous et vais me retirer. Vous aurez l'obligeance, Monsieur, de vous déranger et de venir demain soir chez Mademoiselle Nina, une des amies d'enfance de Sophie. Je vous y attendrai, ayant encore bien d'autres choses à vous dire et vous remettre en même temps des papiers compromettants. Je compte sur vous à huit heures du soir, venez.

HENRI, *d'un ton de plus en plus sec.*

J'espère bien, Madame, que ceci sera enfin terminé ; je serai exact à ce rendez-vous de même qu'à celui-ci, chez la personne dont vous m'avez parlé.

SOPHIE, *dans le même ton.*

C'est bien entendu, Monsieur !

*(Elle quitte le bal.)*

*La musique fait un prélude. Henri invite une cavalière, fait quelques pas de valse, après quoi il se retire, mais avant de quitter la salle,*

HENRI *dit :*

Je ne puis malgré toute l'énergie que je veux y mettre, combattre les tristes pensées que cette messagère est venue comme un oiseau de mauvais augure suggérer dans mon cerveau. Je vais me retirer certes, étant accablé sous le poids d'un remords terrible, quoique je ne sente nullement le besoin de dormir. Je passerai plutôt les quelques heures qui doivent encore s'écouler jusqu'au moment où l'astre brillant va se montrer à l'horizon, à marcher comme un égaré qui ne sait où guider ses pas, par-ci par-là à travers les rues et dans le silence de la nuit. Mais ma femme, que pensera-t-elle, si toutefois elle ne me voyait pas rentrer et plus tard si elle venait à connaître toute cette histoire ? Quel bruit dans le monde de Saint-Pétersbourg, ma réputation serait perdue et ma femme qu'est-ce qu'elle dirait, cela serait la séparation probablement. Ah ! ce fameux domino aurait bien mieux fait de rester où il était, il sait tout, il peut me perdre. Il est de toute nécessité que je me rende à cette invitation, que je l'empêche à tout prix de dévoiler mon secret en lui promettant une certaine somme ou en le faisant disparaître. Car si le hasard voulait que ma femme soit au courant de ce stratagème de ma part, que deviendrais-je, tout serait perdu. C'est bien entendu, il le faut, j'irai.

*Il se retire ainsi que les quelques danseurs qui étaient restés.*

*Le rideau tombe.*

*La scène représente un salon de réception très luxueux. Sophie dans son costume primitif, comme au premier acte, est assise à côté de Nina; une lampe sur une table avec globe bleu les éclaire.*

SOPHIE.

Il ne m'a pas reconnue, l'infâme ! Que va-t-il penser, que va-t-il dire ? J'ai cependant la ferme certitude qu'il a été touché justement par tout ce triste passé que je lui ai déroulé sous les yeux. Ah ! c'est bien son tour. Croit-il par hasard que je le tiens quitte comme cela, on va lui faire voir si l'on se joue d'une honnête jeune fille comme il l'a fait ! Je l'ai dit, je l'ai juré, je me vengerai, cela commence, tant mieux. Comme tu m'y avais autorisé, chère Nina, je lui ai donné rendez-vous ici, et il va venir. L'heure approche, huit heures moins un quart, il faut que je conserve mon calme et mon sang-froid jusqu'à la fin.

NINA.

Chère amie, tu dois être satisfaite qu'il n'ait pas eu le moindre doute que ce fût toi ; peut-être n'aurais-tu pas si bien réussi. Maintenant c'est de l'attendre de pied ferme comme le soldat en vedette attend l'ennemi. Conserve encore toute cette force de caractère qu'il te faudra déployer ; la tâche qui te reste à remplir est bien aride, mais tu l'accompliras, je te soutiendrai.

SOPHIE.

Ne crains rien, mon amie, je ne faiblirai pas, je ne puis manquer à mon serment ; je le tiendrai.

NINA.

Taisons-nous, quelqu'un vient.

*(Toutes les deux se lèvent.)*

UN LIEUTENANT DE VAISSEAU RUSSE *entre et dit :*

Mesdames, bonsoir ; combien je suis heureux de pouvoir disposer de quelques heures près de vous et de votre famille. J'en suis d'autant plus satisfait que d'ici peu nous partons pour un long voyage qui peut-être sera périlleux. J'espère donc passer en votre aimable société une soirée très amicale et spirituelle comme elles le sont d'habitude en compagnie des personnes de bon goût qui viennent constamment ici.

NINA.

Merci, Monsieur, de vos condoléances ; certainement cette soirée aura d'un côté plus d'attrait pour vous que les autres, mais d'un autre côté aurez-vous un devoir qu'une jeune fille seule, qui a été trompée, abandonnée ensuite, a à remplir, que l'on pourrait vous confier. Cette jeune fille qui est à mes côtés et que vous ne reconnaissez probablement pas est mon amie d'enfance que vous aimiez, qui, vu sa jeunesse, vous refusa sa main, il y a trois ans. Malheureusement elle ne comprenait pas l'avenir heureux qui s'offrait à elle en votre personne. Elle écouta un freluquet sujet allemand qui se moqua d'elle, l'abandonna dans une misère affreuse et à l'étranger.

L'OFFICIER RUSSE.

Que me dites-vous, Mademoiselle ! C'est odieux, ceci est un acte des plus lâches, car, en ce moment je reconnais bien malgré qu'elle soit grandie et devenue plus jolie, Mademoiselle Sophie dont nous parlions si souvent, qui est d'une très honorable famille. *(Se retournant vers Sophie, il lui dit :)* Mademoiselle, permettez-moi de vous serrer la main, cette main que je désirais tant unir à la mienne.

*(Sophie donne sa main droite, l'officier y dépose un baiser.)*

SOPHIE.

Merci, Monsieur, de votre marque de sympathie pour moi, je n'en suis pas digne ! Il est bien certain et vous pouvez en être assuré que je regrette, malheureusement trop tard, l'impolitesse que j'eus de refuser votre main, mais j'étais si jeune ; je ne pouvais encore aimer, je vous en demande aujourd'hui pardon. Aujourd'hui je comprends la grave erreur que j'ai commise, j'ai cru en un amour et j'ai aimé fatalement, oui fatalement. Dès à présent je ne rêve que vengeance ; il faut bon gré mal gré que l'ingrat, le lâche séducteur qui m'a fait tant souffrir, laissée sur le pavé, dénuée de tout, subisse son châtiment ; je l'ai juré sur la tombe de mes ancêtres !

L'OFFICIER.

Mademoiselle, j'approuve votre conduite, elle est des plus louables ; il faut que votre famille soit vengée, mais je vous en supplie, laissez-moi ce devoir, je le prends sous ma responsabilité et je l'accomplirai ici même en votre présence.

NINA ET SOPHIE, ensemble.

Accepté, Monsieur !

*L'officier ainsi que Sophie se rassoient, Nina se met au piano, commence le grand air de Galathée. Quelques secondes après, Henri fait son entrée.*

SOPHIE, à l'officier et à part.

Voici le monsieur en question !

*(Nina quitte le piano.)*

HENRI, faisant un profond salut.

Bonsoir Mesdames, bonsoir Monsieur ; que je suis donc content de pouvoir passer quelques heures en votre aimable

société. *(Se reculant avec effroi.)* Oh ! Dieu qu'est-ce que... je... vois... ici... de... e... vant moi, est-ce... un... rêve, ou... une... réalité ? Sophie, oui Sophie, non... ce n'est... pas possible, puisqu'elle est morte. Cependant c'est bien son doux regard, ses longs cheveux nattés d'un blond cendré et tombants, son petit tablier. Oui, je me le rappelle, ce costume qu'elle portait lorsque je la vis la première fois dans son jardin et que je lui reportai ce petit canari, que je pris le thé en la compagnie de ces deux demoiselles ici présentes et de la bonne vieille tante ! Oh ! Sophie, dites-moi bien que c'est vous, que mon cerveau ne reste pas sous l'influence d'une vision qui me trouble, qui m'accable, qui me brise le cœur sous le poids d'un remords qui me poursuit. Sophie parlez-moi, parlez-moi, je suis un infâme !

SOPHIE, se levant avec rigidité dit :

Ah ! vous me reconnaissez maintenant, Monsieur ! oui, je suis bien Sophie, de même que le domino noir avec lequel vous avez eu un entretien très sérieux au Cercle des Nobles et auquel vous avez daigné faire des compliments flatteurs était cette même Sophie de qui vous avez abusé et que vous avez ensuite abandonnée lâchement, qui, comme vous, s'est fait passer pour morte, non pour vous fuir mais pour vous retrouver, Monsieur, et accomplir une tâche comme elle l'a juré sur la tombe de ses ancêtres. Oui, misérable, je suis bien Sophie votre victime.

HENRI, tombant à genoux.

Mademoiselle, je me jette à vos pieds, pardonnez-moi je vous en conjure, je suis un infâme, un ingrat, je le reconnais. C'est la cupidité qui m'a poussé à vous délaisser, j'ai préféré l'argent à un amour pur et sincère que j'avais trouvé en vous. Oui, oh oui, je le reconnais, je suis bien coupable, pardonnez-moi, pardonnez-moi.

SOPHIE, *d'un geste impérieux.*

Relevez-vous, Monsieur, ne vous fatiguez pas inutilement, le pardon que vous implorez étant impossible. Vous avez abusé de ma jeunesse, de mon inexpérience, j'ai cru en vos paroles pleines de tendresse et d'amour, en votre loyauté; je vous ai aimé, bien aimé et ceci pour vous-même; je ne regardais pas si vous aviez de la fortune. Vous avez agi avec moi de la façon la plus indigne, vous ne méritez aucun pardon; pour vous je n'ai plus que du mépris et soif de vengeance! Votre femme saura tout.

HENRI, *dans une colère retenue.*

Oh! Sophie...je...vous...en...sup...pli...e, ne fai...tes pas d'...es...cl...an...an...dre...si ma femme apprend une telle action de ma part, c'est la séparation, c'est mon avenir brisé. Oh Sophie! (*avec moins de colère*) si vous avez encore dans votre cœur une petite parcelle de l'amour que vous avez ressenti pour moi, vous ne le ferez pas, non pour moi-même mais pour ma femme et sa famille!

SOPHIE.

Non, Monsieur! je ne puis vous pardonner et je ne me départirai pas d'un serment solennel fait sur la tombe de mes ancêtres. Monsieur Gaston, lieutenant de vaisseau, ainsi que mon amie Nina, ont promis de m'aider dans ma vengeance! Je ne puis donc reculer; l'heure solennelle est venue.

L'OFFICIER RUSSE, *se levant à son tour.*

Monsieur, il est inutile d'ennuyer plus longtemps cette demoiselle; je sais tout et j'ai promis de prendre sa place pour accomplir la vengeance qui doit retomber sur votre tête. Je l'ai aimée et l'aime encore, c'est à ce titre que je me présente devant vous. Mon cœur n'est pas comme le vôtre étroit et n'aimant pas que l'argent, ce vil métal. En vous voyant,

mon appréciation sur vous a été définitivement faite et à sa juste valeur, l'on m'avait déjà parlé de vous non en termes élogieux mais désavantageux, très désavantageux même, vous n'êtes qu'un lâche, un misérable.

HENRI, *d'un air courroucé.*

Monsieur, que voulez-vous dire, vous manquez à mon égard, je crois; je ne suis pas venu ici pour recevoir des insultes, ni être l'objet du mépris de tous. Vous vous mêlez, il me semble, d'affaires qui ne vous regardent nullement, je ne fais donc aucun cas de vos observations.

L'OFFICIER, *d'un air colère.*

Vous avez un aplomb de me répondre de la sorte après l'ignoble façon dont vous avez agi avec Mademoiselle Sophie qui prochainement sera ma femme. Allons, vous n'êtes qu'un fourbe, un insolent, un ingrat, un imposteur! (*Il lui jette son gant à la figure.*)

HENRI *lui jette le sien et dit :*

Oui, je me battraï, tant pis si je meurs; de cette façon tout sera fini, je ne souffrirai plus de ce remords qui me persécute sans cesse, qui ternit mon existence; oui, je me battraï!  
*Ils sortent.*

*Le rideau tombe.*

*La scène représente la frontière où le duel se passe. Henri est tué par l'officier russe. Sophie et Nina assistent au duel comme témoins.*

*Le rideau tombe.*

*La scène représente une place à Saint-Petersbourg sur laquelle il y a une église. Des bourgeois, gens de la ville, paysannes et paysans vont et viennent.*

GROS PIERRE, à Jeannette.

Dis donc, Jeannette, à c'qu'il paraît qu'c'est aujourd'hui que le fils de not' maît' se marie, les cloches ne font que d'sonner, la cérémonie conjugale, puisqu'y va y avoir conjugaison doit bentôt commencer, si j'y allons vouaire.

JEANNETTE.

Comment, tu ne les as don point vus partir, où étais-tu core, gros bêta, j'parierions ben que t'étais chez le marchand de vin, attablé avec un verre d'eau-de-vie, c'te sale boisson qui t'rend si méchant quand c'est qu't'en as bu. Ça n'est pas nout' place d'nous faire vouaire, et tu d'vrais savouaire que l'patron pourrait superposer que nous n'faisons point nout'ouvrage. Attendons plutôt à c't'endroit, nous les verrons quand c'est qu'ils sortiront bêtiné.

GROS PIERRE.

Mais, ma fême tu n'me parles pas ben, il m'semble, c'est vrai, ma poulette que j'nons pas d'esprit comme té. Hé ben, si tu veux à la p'tite fête qu'y aura tout à l'heure, comm' c'est convenu en l'honneur du conjugo, j'te ferons danser, hein, ça nous rappellera notre jeune temps, notre première conjunction, tu le veux ben n'est-ce pas, ma Jeannette ?

JEANNETTE *lui caressant le menton  
et le regardant dans les yeux.*

Notre bon temps, not' jeune temps, ah oui Gros Pierre que j'nous en sommes donné, n'est-ce pas dis, et lorsque nous allons l'dimanche aux environs de la ville danser en rond

sur l'herbe, j'étais gentille et rondelette hein à c't'époque, tu t'en rappelles n'est-ce pas, Gros Pierre ! Aujourd'hui t'es trop gros, que veux-tu parler d'danser, avec ton ventre qu'est comm'la grosse caisse du régiment, et puis tu dors, tu ronfles tout le temps comm' le sonneu de Saint-Paul !

GROS PIERRE.

Ça n'fait rien, ma tourlourette, en l'honneur du fils de not' maître, malgré qu' j'sois si gros comm' c'est qu'tu dis, j' te ferons danser tout d'même et tu verras que j' n'avons point z'oublié, j'commencerons par la polka, tu verras qu'je m'en acquitterons encore ben, ma Jeannette.

JEANNETTE.

Pour ça, il faudra qu'tu enlèves la moitié de ton abidomen, c't-à-dire ton ventre en terme de médecine, tu pourras d'c'te façon être plus léger car si tu me marchais sur les pieds ou qu'en faisant un faux pas j'tombions l'un su l'autre j'pourrions l' sentir !

GROS PIERRE.

N'crains rein, ma poulette, j'me rendrai léger comm' un p'tit oiseau, et tu verras, j'te le disons, tu s'ras ben contente, ah oui ben contente et moi aussi. (*Se retournant.*) Ah ! mais ma femme, r'garde donc tout, c'te multitude, qui vent comm' nous pour saler les nouveaux mariés.

JEANNETTE.

Qué bêtise qu'tas encore dit ? Heureusement qu' j' sommes pu z'éduquée que toi, et que j'pouvons te faire des remontanrées, sans ça t'en dirais ben plus. Tu devrais t'habiter à dire saluer, et non saler ; tu crois don être toujours à ta cuisine auprès d'tes marmites, fais don attention, ainsi qu'à ne pas faire grossir ton ventre.

*Tous les deux vont recommander aux assistants curieux de bien saluer les mariés, de crier des vivats. Le cortège sort de l'église au son du carillon et de l'orchestre qui joue une marche à l'occasion; les curieux forment la haie de chaque côté, un bal a lieu ensuite sur la place.*

*Le rideau tombe.*

FIN